

Année 1903

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 28 Octobre, à 1 heure

L'ASSOCIATION DES IDÉES

DANS LA MANIE AIGUE

ET

DANS LA DÉBILITÉ MENTALE

PAR

Madeleine PELLETIER

Président : MM. JOFFROY

BRISAUD

} *professeurs.*

Juges : MM. DÉJERINE

WURTZ, *agréés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

JULES ROUSSET

4, Rue Casimir-Delavigne et 12, Rue Monsieur-le-Prince

PARIS, VI^e

1903

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....		M. DEBOVE.
Professeurs.....		MM.
Anatomie		POIRIER.
Physiologie		CH. RICHET.
Physique médicale.....		GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	{	HUTINEL.
		BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE.
Anatomie pathologique		CORNIL.
Histologie.....		MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....		BERGER.
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET.
Thérapeutique.....		GILBERT
Hygiène.....		PROUST.
Médecine légale.....		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		DEJERINE.
Pathologie comparée et expérimentale.....		CHANTEMESSE.
	{	DEBOVE.
		LANDOUZY.
Clinique médicale		HAYEM.
	{	DIEULAFOY.
		GRANCHER.
Clinique des maladies des enfants.....		GAUCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.....		
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses.....		RAYMOND
	{	TERRIER.
		DUPLAY.
Clinique chirurgicale.....		LE DENTU.
	{	TILLAUX.
		D' LAPERSONNE.
Clinique ophtalmologique.....		GUYON.
Clinique des voies urinaires.....		PINARD.
Clinique d'accouchements.....	{	BUDIN.
		POZZI
Clinique gynécologique.....		KIRMISSON.
Clinique chirurgicale infantile.....		

Agrévés en exercice :

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD.	FAURE.	LEGUEU.	THIROLOIX.
AUVRAY.	GILLES DE LA	LEPAGE.	THOINOT.
BESANÇON.	TOURETTE.	MARION.	VAQUEZ.
BONNAIRE.	GOSSET.	MAUCLAIRE.	WALLICH.
BROCA Auguste.	GOUGET.	MERY.	WALTHER.
BROCA André.	GUIART.	POTOCKI.	WIDAL.
CHASSEVANT.	HARTMANN.	RENON.	WURTZ.
CUNEO.	JEANSELME.	REMY.	
DEMELIN.	LANGLOIS.	RICHAUD.	
DESGREZ.	LAUNOIS.	TEISSIER.	
DUPRÉ.	LEGRY.	THIERY.	

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES MAÎTRES

MONSIEUR LE PROFESSEUR JOFFROY

ET

MONSIEUR LE DOCTEUR DUMAS

Chargé de cours à la Faculté des Lettres

Témoignage de Gratitude

L'ASSOCIATION DES IDÉES

DANS

LA MANIE AIGUE ET DANS LA DÉBILITÉ MENTALE

CHAPITRE PREMIER

LA PLACE DE L'ASSOCIATION DES IDÉES DANS LES PROCESSUS PSYCHIQUES.

1^o — Depuis que l'école anglaise et l'école idéologique française ont fait de la psychologie une science, on a compris nettement que les phénomènes de l'esprit pouvaient, comme les phénomènes physiques, être rattachés à des causes. En désignant l'ensemble des causes qui relient entre eux les phénomènes spatiaux par le terme général de lois d'association des phénomènes physiques, on peut concevoir parallèlement une loi d'association des phénomènes psychiques ; rapport général de causation entre tous les états de conscience.

Le sens du terme de lois d'association entre les états de conscience étant ainsi élargi, ces lois deviennent nécessairement non seulement les lois les plus générales, mais les lois presque uniques de toute la psychologie.

Du moment, en effet, qu'on exclue de la psychologie tout *a priori*, qu'en d'autres termes on en fait une science comme les autres, il faut bien admettre que les états de conscience, à défaut de lois nouménales et abstraction faite des causes psychologiques, se déterminent, les uns les autres et sont par conséquent unis par *des lois d'association*.

Quelles sont ces lois ? Diffèrent-elles suivant le degré de complexité des processus psychiques ? Faut-il distinguer par exemple des lois spéciales au raisonnement et qui sont tout autres que les lois de la rêverie ou du délire ; cela pourra être encore longtemps un sujet de discussion entre les psychologues. On pourra trouver pour tel ou tel processus mental des lois que plus tard une psychologie plus avancée remplacera par d'autres ; mais il n'en est pas moins certain que toutes ces lois, les vraies et les fausses, sont des lois d'association ; ce terme n'exprimant autre chose que l'homologie qui existe entre les successions des phénomènes psychiques et celles des phénomènes physiques.

Malgré la grande généralité que nous donnons au terme de « lois d'association des états de conscience », nous faisons cependant une restriction et nous les appelons les lois *presque* uniques de tous les phénomènes psychiques. C'est qu'en effet, si un phénomène psychique a ordinairement sa cause en d'autres phénomènes psychiques survenus antérieurement, il ne l'a cependant pas toujours, et des phénomènes purement somatiques peuvent prendre une part très grande dans le déterminisme de nos états de conscience. Tout le monde connaît maintenant l'influence de l'état de nos viscères, de notre orga-

nisme en général sur nos sentiments et même sur nos idées et cette influence n'est nulle part mieux apparente que dans les états psychomorbides, dans la mélancolie par exemple où des troubles purement somatiques dont on a pu définir certains produisent des sentiments de tristesse, d'angoisse extrême et qui à leur tour amènent à l'esprit des malades les souvenirs de fautes passées qu'ils avaient oubliées à l'état normal.

Mais les sentiments étant mis à part, le rôle de l'association des états de conscience est encore très grand puisque, comprise avec l'extension que nous lui donnons, elle intervient chaque fois qu'un phénomène psychique est causé par d'autres phénomènes psychiques.

2° — Les lois de l'association des idées sont de plusieurs ordres. Certaines étaient déjà connues d'Aristote, mais il faut arriver jusqu'aux psychologues de l'école anglaise pour en trouver une étude vraiment précise et scientifique ; ce sont les lois de ressemblance, de contraste, de contiguïté et de répétition.

D'autres, de découverte plus récente, sont dues surtout aux travaux de MM. Paulhan (1) et Janet (2) ; ce sont les lois d'association et d'inhibition systématiques.

Loi de ressemblance. — « Deux ou plusieurs idées » qui n'ont pas été contiguës peuvent cependant » s'associer si elles ont quelque ressemblance. Un

(1) Paulhan : *L'Activité mentale*.

(2) Pierre Janet : *L'automatisme psychologique*.

portrait rappelle l'original, une nouvelle plante suggère l'idée de plantes analogues déjà connues. »

Loi de contiguïté. — « Deux ou plusieurs idées s'associent, c'est-à-dire deviennent capables de se suggérer les unes les autres, lorsqu'elles ont déjà été contiguës, c'est-à-dire pensées en même temps ou les unes à la suite des autres. Par exemple, le premier mot d'un vers me suggère les vers suivants. »

Loi de contraste. — « Les idées des choses contraires tendent à se suggérer mutuellement ; l'été fait penser à l'hiver, le berceau à la tombe, etc. ».

Avec plusieurs psychologues contemporains, nous pensons que la loi de ressemblance peut se ramener à la loi de contiguïté et qu'elle n'est en somme qu'une contiguïté partielle.

« La loi de ressemblance est.... un cas particulier de la loi de contiguïté. Elle opère principalement lorsque nous avons affaire à des choses nouvelles ; tous les objets que voit un homme transporté hors de son pays ne peuvent forcément lui rappeler que des objets déjà connus et plus ou moins semblables. Mais deux choses ne se ressemblent que par la possession en commun d'un même élément ou d'un même caractère. Cet élément ou caractère commun, présent dans la seconde, a déjà été contigu dans la première avec d'autres éléments ou caractères ; il en surgira donc l'idée et ainsi la seconde chose fera penser à la première. L'idée nouvelle

A B Z suggère l'idée ancienne A B C qui ne lui a jamais été contiguë : mais, par cela même que A B avait déjà été contigu à C, il tendait à le suggérer ; d'où il suit que sa présence dans A B Z devait suffire pour rappeler A B C. En d'autres termes l'association par ressemblance est une association par contiguïté partielle » (1). En pratique cependant et pour alléger le travail de l'analyse, nous croyons qu'il vaut mieux, tout en ayant bien présente à l'esprit sa véritable nature, conserver à l'association par ressemblance son nom, qui exprime la forme sous laquelle elle nous apparaît à première vue. Nous lui conserverons ce nom dans nos recherches sur les associations chez les aliénés ; d'ailleurs si le mécanisme des deux lois est en dernière analyse le même, l'origine des états de conscience qu'elles unissent n'en est pas moins différente : perception simultanée ou consécutive dans le cas de la contiguïté, rapport spécial dans le cas de la ressemblance ; et il est de toute nécessité pour la clarté des recherches, de conserver à ces deux modes de consécution des états de conscience des noms distincts.

Loi de répétition. — Toutes choses égales d'ailleurs, une idée a d'autant plus de chances d'apparaître à la conscience qu'elle y est apparue un plus grand nombre de fois à l'état de perception.

Ce que l'on sait d'anatomie et de physiologie cérébrale rend très probable l'hypothèse d'après laquelle chacun de nos états de conscience correspond à l'excitation d'un complexe d'éléments cérébraux ;

(1) Boirac : *Cours élémentaire de philosophie*.

fibres et cellules ; et on est autorisé à admettre que plus la perception est répétée, plus son substratum est excitable et devient capable sous la moindre influence de récupérer le quantum d'excitation qui en fait ce qui nous apparaît sous forme d'idée.

Loi d'association systématique. — Pour l'école anglaise, les lois que nous avons précédemment énumérées suffisaient à rendre compte de tous les processus mentaux. Le raisonnement le plus complexe avec les idées générales de temps, d'espace, de cause ; comme la rêverie la plus simple et la pensée rudimentaire des animaux et des jeunes enfants, se résolvent en associations d'idées par ressemblance, contraste, contiguïté, répétition. Pour l'école kantienne au contraire, les lois énoncées ci-dessus, quoique très réelles, ne s'appliquent qu'à la pensée inférieure ; aux états passifs du moi. Quant à la pensée supérieure : réflexion, raisonnement, attention volontaire, elle est essentiellement active ; elle relève de formes de la pensée, de principes directeurs qui sont innés et indépendants de l'acquisition sensorielle : principe d'identité ; idées d'espace, de temps, principe de causalité, etc.

Pour les psychologues contemporains, MM. Paulhan et Janet notamment, l'explication des processus supérieurs de l'activité mentale réside dans la loi d'association systématique ; dans la synthèse psychique.

« L'ancienne psychologie eut considéré les phénomènes synthétiques comme la manifestation directe de l'activité de la personne du « je » qui pense. M. Janet préfère l'idée de synthèse et il a

» raison ; il néglige ainsi l'idée métaphysique du
» moi, il la laisse volontairement de côté, pour ne
» considérer que les systèmes de faits, susceptibles
» d'analyse et peut-être gouvernés par un méca-
» nisme aussi étroit que les phénomènes automa-
» tiques dont ils ne différeraient alors que par la
» complexité » (1).

Au cours de l'évolution psychique de chaque individu, les états de conscience s'organisent en des systèmes dont la nature varie suivant le milieu. La personnalité est l'ensemble de ces systèmes élémentaires ; elle forme un système plus général qui les réunit tous et son originalité propre lui vient du mode particulier d'arrangement de ses éléments.

Ce qui fait qu'une même circonstance provoque des réactions différentes suivant les individus, c'est précisément la différence d'ordonnement des systèmes : Une paysanne en regardant le soleil pense à son action sur les récoltes, parce que dans son esprit l'idée de soleil fait partie d'un système où entrent aussi des préoccupations agricoles. Un astronome d'autre part, en regardant le soleil pourra penser à en observer les taches, parce que chez lui l'idée de soleil fait partie de systèmes se rattachant à la science qu'il étudie.

Une fois formés les systèmes psychiques ne sont pas immuables ; la vie de l'esprit n'est au contraire que le travail continuel d'agrégation et de désagrégation des systèmes d'états de conscience. Tel qui apprend un métier voit ses états psychiques s'ordonner en des organisations nouvelles ; chez tel

(1) Dumas : *Revue Philosophique*, juin 1899.

autre qui par exemple perd la foi, toute une systématisation mentale solidement organisée jusque-là se désagrège et ses éléments, rendus à la liberté, iront s'incorporer à d'autres organisations. Ainsi ses sentiments d'amour pour le prochain ne pouvant plus avoir leur base dans la religion pourront faire partie d'un système quelconque de morale.

La stabilité des systèmes est variable ; certains traversent toute la vie presque sans modifications ; de ce nombre sont les systèmes qui se rattachent à la conservation de l'individu et qui aboutissent aux actes les plus élémentaires de la vie, comme manger, marcher, etc. ; d'autres d'utilité plus médiate ont une stabilité moindre ; enfin certains, notamment ceux qui concernent nos opinions sur des choses abstraites, sont chez la plupart d'entre nous très instables.

M. Paulhan compare les systèmes psychiques aux groupes hétérogènes qui composent une société ; la société est représentée par le moi, c'est-à-dire l'ensemble synthétique des états de conscience ; et chacun de ces états de conscience est assimilé à un individu.

« Il s'agit de bien voir que l'activité de l'esprit est » composée de l'activité d'un certain nombre d'élé- » ments : idées, tendances, images, perceptions qui » s'attirent et se repoussent, s'associent et se sépa- » rent, se combinent et se dissolvent. Le même élé- » ment peut passer d'un composé à l'autre, il peut » se décomposer en des éléments plus simples qui » entreront dans de nouvelles synthèses ou pourront » rester séparés.

« Ces phénomènes sont tout à fait analogues à

» ceux que nous trouvons dans la vie sociale. On
 » voit, par exemple, des groupes parlementaires se
 » joindre pour voter sur telle ou telle question, tan-
 » tôt à tel groupe, tantôt à tel autre ; on les voit
 » parfois se dissoudre en les éléments qui les com-
 » posaient, entrer dans des groupes différents et ne
 » plus se retrouver ensemble. On voit des ouvriers,
 » des paysans se réunir, appelés par la loi dans un
 » régiment, passer d'un régiment à l'autre, obéir
 » aux mêmes chefs, participer aux mêmes actes,
 » combattre « comme un seul homme » puis, le temps
 » du service fini, rentrer chez eux, reprendre leur
 » métier, quitter leurs habitudes militaires, ne plus
 » revoir leurs compagnons d'armes. Tout fait social
 » est évidemment la synthèse des actes combinés
 » d'un certain nombre d'hommes, actes tendant vers
 » un même but ou vers des buts harmoniques. De
 » même tout fait psychologique est la synthèse des
 » activités combinées d'un certain nombre d'élé-
 » ments psychiques. Et les éléments psychiques
 » comme les éléments sociaux, peuvent aussi bien
 » se combattre que s'associer et se séparer que
 » s'unir. Je ne veux pas dire qu'il y ait identité
 » complète entre la vie psychique et la vie sociale,
 » mais il existe entre elles des analogies profondes,
 » la psychologie n'a pas moins besoin d'être rappro-
 » chée de la sociologie que de la physiologie » (1).

La loi d'association systématique pourrait s'énon-
 cer ainsi : Tout état de conscience primaire (2)
 ou secondaire (3) tend à susciter, par associa-

(1) Paulhan : *L'activité mentale*.

(2) Perception.

(3) Souvenir.

tion un autre état appartenant au même système.

Pour M. Paulhan, c'est l'association systématique qui préside aux successions d'idées des processus psychiques supérieurs ; réflexion, raisonnement, etc. ; l'association selon les autres lois intervient il est vrai, mais à un degré beaucoup moindre. Seules, les lois de l'école anglaise seraient impuissantes à expliquer ce qui justement constitue les caractères différentiels de la pensée supérieure ; la coordination des idées, la succession suivant l'ordre logique, l'adaptation des moyens aux fins. Pour en rendre compte il faut de toute nécessité faire appel à une forme d'association supérieure, toute une organisation d'idées, tout un système qui s'éveille en présence du problème à résoudre, du but à atteindre.

Loi d'inhibition systématique. — Elle n'est pour ainsi dire qu'un corollaire de la loi d'association systématique. Un système étant présent à la conscience, tous les états qui en font partie se ravivent et inversement les états qui n'en font pas partie sont éliminés. C'est ainsi que sous l'influence d'une passion on a tendance à ne voir que ce qui la flatte, tandis que l'on n'aperçoit pas les choses qui peuvent la contredire ; nous parons volontiers de toutes les qualités les gens que nous aimons, et d'autre part nous ne voyons guère que des défauts à nos ennemis et cela, trop souvent, en dépit de tous les raisonnements du monde.

Pour M. Janet comme pour M. Paulhan, les processus psychiques supérieurs s'expliquent par le groupement synthétique des états de conscience en systèmes ; la conscience elle-même pour être claire, nécessite l'incorporation au système préformé :

« Pour que nous ayons pleine conscience d'un souvenir, il faut que la perception personnelle saisisse cette image et la rattache aux autres souvenirs, aux sensations nettes ou confuses extérieures ou intérieures dont l'ensemble constitue notre personnalité » (1).

Quand le « niveau mental » s'abaisse dans l'hystérie et la psychasténie par exemple, l'agrégation des états conscients ne se fait pas ; les éléments ne peuvent plus arriver à cette cohésion, à cette coordination solide que rend nécessaire la « fonction du réel » et le sujet tombe dans le rêve de l'hystérique ou dans les ruminations du psychasténique.

« Marcelle est un excellent terrain pour l'idée fixe, le rêve, le somnambulisme parce qu'elle est affaiblie dans les fonctions supérieures qui coordonnent et qui synthétisent les éléments de nos actes et de nos pensées (2) ».

Ce résumé succinct suffira, nous l'espérons à rappeler en quoi consistent les lois de l'association des idées ; nous allons maintenant essayer de montrer leur rôle dans certains de nos processus psychiques et que nous ordonnerons suivant la complexité croissante : perception, souvenir, jugement, raisonnement.

3^e — *La perception est un état de conscience complexe, caractérisé à la fois par des éléments primaires ou sensoriels et des éléments secondaires ou idéaux.* Au début de la vie, peut-être même pendant la vie intra-utérine, les changements de milieu

(1) Pierre Janet : *Névroses et Idées fixes*.

(2) Pierre Janet : *Névroses et Idées fixes*.

peuvent donner lieu à des sensations simples, à des états de conscience perçus comme tels, sans qu'on puisse les rapporter à rien ; mais dès les premiers temps de l'existence, la sensation pure disparaît graduellement pour faire place à la perception. A mesure que l'expérience progresse, la perception croît en complexité, simple agrégat de quelques éléments chez le jeune enfant, elle est chez l'adulte beaucoup plus complexe et le même rapport qui, quant à cette complexité, existe entre l'enfant et l'adulte existe aussi entre le savant et l'ignorant. La vue d'un squelette donne lieu chez un paysan à une perception relativement simple ; tandis que le même état de conscience serait chez l'anatomiste d'une complexité très grande. Parmi les éléments qui composent la perception les uns sont primaires, c'est-à-dire constitués par des sensations ; les autres au contraire sont secondaires ; ce sont des souvenirs.

On se rend compte du rôle très grand que joue l'association des idées dans la perception, car c'est en vertu de ses lois que les éléments primaires suscitent à la conscience les éléments secondaires. On montre à un enfant une pendule ; il voit une sorte de boîte ronde avec, en avant, une surface blanche, de forme circulaire, entourée de traits noirs et sur cette surface blanche, deux tiges de fer qui tournent. La mère dit à l'enfant que cet objet est une pendule et qu'il sert à marquer les heures ; que va-t-il se passer lorsque l'enfant verra la pendule une seconde fois ? — Evidemment la perception sera tout autre ; la vue de la même boîte avec sa surface blanche rappellera à la conscience en vertu de l'association de contiguïté, le souvenir des paroles de

la mère, et l'enfant *saura* que c'est une pendule et qu'elle sert à marquer les heures. Lorsque les perceptions sont nouvelles, le rôle de l'association des idées est facile à voir ; on nous met en présence d'un objet que nous connaissons seulement depuis peu et les souvenirs qui s'y rapportent se ravivent complètement *avec toutes les circonstances qui les ont accompagnés* ; l'enfant se rappelle que c'est par sa mère qu'il a appris l'utilité de la pendule. Plus tard, et cela est heureux pour la facilité des processus psychiques, ces souvenirs accessoires disparaissent ; seuls les états secondaires plus directement liés aux éléments sensationnels se ravivent et d'une façon si rapide qu'ils ne nous semblent faire qu'un avec ces éléments sensationnels. On croit voir les objets tandis qu'en réalité très peu de leurs éléments sont réellement perçus à l'état de sensation visuelle ; la plus grande partie sont des souvenirs rappelés en vertu des lois de l'association des idées.

Parallèlement à la loi de complexité croissante que suit la perception de la naissance à la vieillesse, de l'état d'ignorance à celui de science, existe une loi de cohésion décroissante. Les perceptions les plus anciennes, celles qui se rapportent à des notions apprises au début de la vie nous apparaissent comme simples, comme formant des entités irréductibles, la perception de l'espace par exemple. Les perceptions se rapportant aux objets familiers sont très cohérentes également, si bien que ces objets semblent avoir une individualité distincte que nous percevons directement. Enfin les perceptions les moins cohérentes sont celles des choses que nous connaissons mal, que nous avons apprises depuis

peu ; celles-ci n'apparaissent pas à la conscience comme des tout, mais à l'occasion des éléments sensationnels, les éléments idéaux sont ravivés et d'une façon relativement lente qui permet à l'analyste de bien se rendre compte de la place que les lois de l'association des idées ont dans leur mécanisme.

Ainsi l'association des idées intervient dans la constitution de la perception pour assembler en une sorte de synthèse les éléments sensationnels et idéaux qui la composent ; mais comment expliquer la présence dans la conscience du tout, c'est-à-dire de la perception elle-même. Nous verrons tout-à-l'heure que les souvenirs ne se produisent pas à la conscience par l'effet d'un hasard ; on explique leur apparition par les lois de l'association des idées ; mais comment expliquer l'apparition d'une perception ?

Pour la philosophie réaliste cela est bien simple et s'il y a perception c'est parce qu'il y a un objet perçu ; mais depuis Hume, Berkeley et leurs successeurs, la démonstration du caractère simpliste du réalisme n'est plus à faire. Spencer sans admettre le monde extérieur à la façon des réalistes, assigne comme cause aux perceptions, des relations externes inconnues qui les produisent en agissant sur les relations internes, (1) et Stuart Mill s'efforçant plus encore d'enlever à l'hypothèse tout attribut gratuitement positif, faisait du monde extérieur une simple possibilité permanente de sensations (2). En restreignant la perception aux simples éléments conscients, il nous semble que comme les autres états de conscience, on pourrait l'expliquer par des lois d'asso-

(1) Spencer : *Principes de psychologie*.

(2) Stuart Mill : *Examen de la philosophie de Hamilton*.

ciation sans qu'il soit nécessaire de faire appel à une hypothèse extra-phénoménale.

Les perceptions au même titre que les souvenirs sont des états de conscience ; or puisqu'il existe des lois d'association entre les souvenirs, états de conscience secondaires, pourquoi ne pas considérer les perceptions, états de conscience primaires comme unies aussi par des lois d'association *et qui ne seraient autres que les lois du monde physique*. On aurait ainsi deux séries d'états de conscience ; une série secondaire, théâtre d'action des lois de contiguïté, de ressemblance etc., et une série primaire, théâtre d'association des perceptions selon les lois de la pesanteur, de la chaleur, de la nutrition, etc. ; en un mot selon les lois du monde physique qui deviendraient, ce qu'elles sont du reste, des lois psychologiques. A notre avis, les difficultés du problème de la connaissance viennent en grande partie de ce que, entraînés par le langage qui est réaliste, nous avons toujours tendance à être idéaliste quant aux états secondaires, et réalistes quant aux états primaires.

Souvent les réalistes citent à l'appui de leur système des exemples familiers comme celui-ci : Si je longe l'avenue des Champs-Élysées, j'arriverai sûrement place de l'Étoile ; et la certitude de cette prévision leur semble la preuve la plus irréfutable de l'existence du monde extérieur. En s'appliquant à ne voir dans les perceptions que des phénomènes psychologiques, on peut comprendre fort bien l'exemple familier donné ci-dessus sans sortir de la conscience. On conçoit alors l'avenue des Champs-Élysées et la place de l'Étoile comme deux perceptions qui sont unies, associées tout comme peuvent l'être deux idées.

4° — Tandis que les perceptions contiennent outre leurs éléments idéaux, des éléments sensationnels, les souvenirs ne contiennent que des éléments idéaux. On a beaucoup discuté pour savoir si entre les perceptions et les souvenirs il y avait une différence de nature ou une simple différence de degré, les perceptions étant les états forts et les souvenirs les états faibles.

Il semble bien qu'une différence de degré ne puisse suffire à expliquer la distinction si nette que nous faisons entre ces deux ordres d'états de conscience. Si fort soit-il, un souvenir ne sera jamais pris pour une perception, à moins qu'il n'y ait hallucination. On peut penser très fortement à une personne au point même de n'en pas voir tout ce qui nous entoure ; mais jamais on ne se lèvera pour tendre la main à la personne à laquelle on pense ; du moins, nous le répétons, à l'état normal.

A notre avis une perception diffère d'un souvenir en ce que, outre les images ordinaires elle est constituée de plus par des sensations kinesthésiques des mouvements de nos organes sensoriels. Le souvenir d'un ami est constitué par son image mentale ; mais qu'à cette image s'ajoutent des sensations kinesthésiques apportées par des changements survenus dans l'œil et le souvenir sera une perception. Bien entendu la conscience de ces sensations kinesthésiques n'est pas nette ; en se rapportant à ce qui a été dit plus haut on verra qu'elle ne peut pas l'être puisque ce processus d'agrégation des images et des sensations kinesthésiques est très ancien et date des premiers temps de la vie. Cette conception de la perception comme un système avec images senso-

rielles kinesthésiques, et du souvenir comme une synthèse où les images sensorielles kinesthésiques sont absentes, peut servir de commencement d'explication aux différences qui existent entre ces deux modes de conscience, sans qu'on soit dans l'alternative, ou de nier entre eux une différence de nature qui semble bien réelle, ou de faire intervenir le monde extérieur ce qui est contraire aux tendances d'une psychologie scientifique.

Les lois de l'association des idées, on le sait, président à l'apparition des souvenirs, que l'association ait lieu entre une perception et un souvenir la première rappelant le second, ou bien entre deux souvenirs. Il est relativement facile lorsqu'on a un souvenir présent à la conscience de remonter le cours des états antécédents ; on se rend alors compte que tous se sont ravivés en vertu des lois de ressemblance, de contraste, de contiguïté, etc.

Mais les souvenirs ne sont pas seulement des états secondaires ; ils possèdent en outre un caractère de différenciation plus spécial ; ils sont localisés dans le passé.

Cette localisation n'est autre chose qu'une manifestation de la loi d'association par contiguïté. Qu'est-ce en effet que localiser un souvenir ? C'est se remémorer d'autres souvenirs concomitants avec celui que l'on localise et parmi ces souvenirs, le souvenir d'une date. Je me souviens d'un examen, et parmi tous les faits que l'association de contiguïté rappelle à ma conscience surgit l'image visuelle de ma convocation et sur laquelle je lis mentalement « 25 juillet ». Mon souvenir est alors

localisé, c'est le 25 juillet que j'ai passé le dit examen.

Qu'est-ce que localiser un souvenir dans l'enfance sinon se revoir enfant ; avoir une succession d'idées se rapportant aux détails de l'époque ; le costume dont on était revêtu, les parents, l'entourage d'alors etc., et tous ces états sont ravivés par association de contiguïté, puisqu'ils ont été perçus en même temps que le souvenir que l'on localise. Pour Stuart Mill il y a dans la localisation des souvenirs autre chose qu'une association d'idées ; ce serait une sorte de sens du passé, que nous attribuerions à nos souvenirs *qui sont en réalité présents*. Stuart Mill considère ce problème comme « l'inexplicabilité finale » (1), car d'une part toute la psychologie nous démontre l'impossibilité d'une conscience distincte capable d'assigner à chacun des états de conscience sa place dans le temps, et d'autre part comment concevoir une série d'états de conscience comme ayant conscience d'elle-même ?

C'est qu'en effet le souvenir est bien un état présent ; nous nous rappelons une dispute et successivement nous entendons en pensée les choses désagréables que nous a dites notre adversaire, mentalement nous lui répondons et comme au temps de notre dispute réelle nous souffrons, nous sentons la colère nous envahir ; tout cela est bien présent, nous osons même ajouter que nous le *sentons présent*. Et s'il s'agit d'impressions fortes, au moment où nous nous les remémorons, nous n'avons plus conscience de leur caractère passé. Certes nous ne prenons pas leur objet pour une perception, nous n'allons pas bondir sur notre adversaire parce que

(1) Stuart Mill : *Examen de la philosophie de Hamilton*.

les sensations kinesthésiques des organes des sens nous manquent ; mais nos états de conscience quoique secondaires, idéaux, n'en sont pas moins présents.

Si nous savons cependant que les événements sont passés, c'est à notre avis en vertu de raisonnements, de tout un travail élaboré au commencement de la vie et par lequel nous avons construit le temps ; certes nous ne refaisons pas le raisonnement à chaque localisation et ses résultats sont depuis longtemps des notions acquises, mais il n'en est pas moins vrai que ces notions sont indépendantes, elles ne font pas partie du souvenir comme un sens passé qui lui serait incorporé. La série n'a pas conscience d'elle-même mais en vertu de la « chimie mentale » que Stuart Mill faisait intervenir dans la formation des idées générales, s'est élaboré un complexe d'idées qui nous donne la notion de l'état conscient comme à la fois passé et nôtre, et ce complexe du reste est lui-même un élément de la série.

Mais en quoi consiste cette « chimie mentale », par quelles synthèses, par quelles inhibitions se sont formées les idées de temps et de continuité de la personnalité, c'est ce qui a été impossible aux psychologues de comprendre, et le problème posé par Stuart Mill subsiste tout entier.

5° — Le jugement est la perception d'un rapport soit entre deux objets, soit entre deux idées ; quand nous disons que les corbeaux sont noirs nous faisons un jugement, nous affirmons qu'il y a un rapport de coexistence entre l'agrégat d'attributs connotés par le mot corbeau et la couleur noire.

Il est difficile de ne pas voir l'importance du rôle

de l'association des idées dans un tel processus mental ; et en s'observant tant soit peu on se rend compte qu'en percevant un rapport nous ne faisons pas autre chose que prendre conscience de deux idées dont la première a rappelé la seconde en vertu de la loi d'association, soit par ressemblance, soit par contiguïté simultanée ou successive. En considérant le monde extérieur comme un agrégat de perceptions associées, il est facile de concevoir les lois naturelles comme des rapports de perceptions ; et ces rapports subsistent lorsque les perceptions réapparaissent à notre conscience à l'état d'images. Je perçois un éclair, puis le tonnerre ; voilà une liaison, un rapport de succession entre deux perceptions ; si plus tard je pense à l'éclair, en vertu de l'association de contiguïté, l'idée du tonnerre surviendra et le rapport qui existait entre les perceptions persistera entre les images.

Ainsi un rapport n'est autre chose qu'une consécution de deux idées liées entre elles par association ; mais il s'en faut que la liaison ait la même force dans tous les cas. La pensée d'un certain théâtre amène à ma conscience l'idée d'un accident survenu alors que je m'y trouvais ; voilà deux idées qui semblent bien contingentes et cependant à la réflexion on voit qu'elles n'en constituent pas moins un rapport. Certes, le rapport n'a pas la solidité de celui des idées du tonnerre et de l'éclair et cela parce que entre toutes les représentations théâtrales auxquelles j'ai assisté, une seule a été suivie d'accident ; mais en conservant aux deux termes toute leur particularité, on conçoit qu'ils constituent bien un rapport. Lorsque les rapports sont aussi particuliers ils persis-

tent dans l'esprit sous cette forme de consécution entre deux idées ; mais lorsqu'il s'agit de perceptions indissolublement liées, les rapports des images correspondantes finissent par former des synthèses élémentaires qui remplacent dans la pensée adulte la succession primitive des deux termes ; il ne se fait plus alors de jugements, mais on a des notions toutes formées qui les remplacent, comme des unités susceptibles d'entrer à leur tour dans d'autres combinaisons.

6°. — C'est dans le raisonnement que le rôle de l'association des idées a été le plus discuté, et entre autres raisons, cela tient à ce que ce processus psychique est de tous le plus complexe et celui dont l'analyse est la plus difficile. A notre avis on ne peut pas ne pas admettre que les successions d'idées dont l'ensemble constitue les raisonnements soient comme les autres successions psychiques régies par des lois d'association. Certes nous n'avons pas la présomption d'affirmer que ces lois soient nécessairement les lois de l'école anglaise ; il se peut fort bien qu'il y ait pour ces formes supérieures de la pensée des lois spéciales ; mais ce n'en sont pas moins des lois d'association.

L'ancienne psychologie, d'accord en cela avec le langage courant, faisait du raisonnement le résultat de l'activité d'un moi distinct ; comme le langage ordinaire elle disait *nous* raisonnons, *nous* faisons des syllogismes et pour cela *nous* posons d'abord une majeure ; puis *nous* intercalons une mineure et *nous* tirons une conclusion etc.

La psychologie actuelle tend plutôt à considérer

le moi comme une synthèse, comme une résultante de l'agrégation et de la coordination des états conscients ; mais s'il en est ainsi force est bien de renverser les termes, puisqu'un tel moi est nécessairement un résultat et ne peut être une cause. Comment en effet concevoir une synthèse d'états conscients qui ordonne ses éléments ; cela est aussi impossible que de concevoir la « série consciente d'elle-même » que ne pouvait admettre Stuart Mill (1).

Mais si le moi ne peut ordonner les états de conscience, comment d'autre part concevoir cette admirable succession d'idées qui constitue un raisonnement correct ; ce ne peut évidemment être par hasard que les idées se succèdent les unes aux autres dans un ordre déterminé et qu'il en résulte une conclusion ; il faut bien qu'il y ait des lois et puisque ces lois ont pour résultat d'unir des idées, ce sont nécessairement des lois d'association. De même qu'on ne peut concevoir un phénomène physique ou plus exactement un phénomène sensationnel sans un antécédent ; de même chacune des idées qui constituent un raisonnement doit avoir une ou plusieurs idées antécédentes qui la déterminent rigoureusement.

Parmi les causes qui rendent difficile la détermination des successions d'idées qui ont lieu dans le raisonnement, il en est une et très importante qui tient à ce que l'esprit n'est pas une fin en soi, mais surtout un instrument pour la conservation de l'individu. Ce caractère spécial fait que dans le raisonnement ce qui frappe c'est avant toute chose la partie utile, la preuve à obtenir ; car l'important en

(1) Stuart Mill : *Examen de la philosophie de Hamilton*.

somme ce n'est pas de savoir quelles sont les idées quise sont une à une succédées, mais le résultat pratique de ces successions ; comment on arrive à la vérité, comment on la distingue de l'erreur ; aussi bien l'étude du raisonnement a-t-elle été et est-elle encore presque toujours une logique.

Dans la rêverie au contraire, il en est tout autrement, car tandis que le raisonnement sert à quelque chose, la rêverie ne sert à rien ; là plus de résultat, plus d'idée directrice qui accapare l'attention pour elle seule ; on se trouve en présence d'idées s'éveillant comme par elles-mêmes ; étonné de leur présence on en cherche le lien et on le trouve dans les lois d'association par contiguïté, ressemblance etc.

Une autre difficulté, et elle aussi est extrême, vient de ce que, comme l'a vu Herbert Spencer (1) le raisonnement pourrait être défini l'établissement *d'un rapport entre des rapports*.

Nous avons vu que déjà la perception est un agrégat très complexe de rapports ; or cette complexité, on le comprend, est bien autrement grande dans le raisonnement. Pour la facilité des opérations mentales mais aussi pour la très grande difficulté de leur analyse ; dès qu'une notion est acquise. Par l'esprit elle devient substitut, et tout ce qu'elle connote, tous les éléments dont elle s'est formée s'effacent et même disparaissent tout-à-fait de la conscience. Or entre toutes les idées qui se succèdent dans le raisonnement presque toutes sont des notions complexes, résultats de raisonnements antérieurs oubliés et cela n'est pas vrai seulement des

(1) Herbert Spencer : *Principes de psychologie*, tome II.

raisonnements élevés que l'on élabore dans la recherche originale ; la réflexion la plus simple que fait un illettré sur les événements du jour se résout si l'on en fait l'analyse *immédiate* (au sens des chimistes) en des notions dont l'acquisition a été le résultat du travail psychique de toute sa vie.

Nous avons dit plus haut que le raisonnement avait été étudié surtout par les logiciens, aussi bien le syllogisme est-il bien plutôt une loi logique qu'une loi psychologique. Spencer (1) a très bien vu que si le syllogisme peut servir à démontrer des propositions ce n'est pas selon l'ordre syllogistique que les propositions s'organisent, s'acquièrent. Höffding l'a vu également et il montre avec raison que le raisonnement réel, celui que nous faisons lorsque nous voulons résoudre un problème qui nous préoccupe, ne présente pas du tout cet ordonnancement rigoureux des éléments que l'on tend d'ordinaire à lui attribuer.

« La voie par laquelle nous découvrons une proposition est rarement celle par laquelle on la démontre. Notre précipitation native nous conduit à imaginer des conceptions, que nous examinons ensuite. C'est à la pensée proprement dite qu'il appartient de faire cet examen, mais il a lieu, comme l'enseigne la logique, en prenant comme critérium le rapport de similitude idéale (l'identité logique). Le cours spontané de nos représentations est ainsi contrôlé et corrigé par un principe qu'il suit déjà, quoique sans exactitude ni rigueur. Toute connaissance repose sur la mesure du degré

(1) Spencer : *Principes de psychologie*.

« de ressemblance ou de différence de nos représentations entre elles. Seulement, la connaissance scientifique entreprend cette mesure avec plus de conscience et une exactitude plus grande que la pensée irréfléchie (1).

Pour Höffding le raisonnement ne comporte pas un processus mental qui lui soit propre ; comme les modes plus inférieurs de la conscience il consiste en une succession d'idées selon les lois de la contiguïté et de la ressemblance, seulement chacune des idées est plus claire et sa ressemblance ou son caractère de contiguïté, dans le temps ou dans l'espace est plus nettement perçu. Pour différencier le raisonnement des activités psychiques inférieures, M. Höffding fait appel à la volonté qui d'après lui dirigerait l'association des idées.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cela n'est pas une explication et d'autant plus que dans un chapitre suivant M. Höffding tentera la réduction de cette même volonté en ses éléments ; mais au reste, comme le problème du raisonnement a toujours défié les psychologues on ne peut pas reprocher à M. Höffding de ne l'avoir pas résolu.

Mais pour n'être pas dans la volonté, la différenciation de la rêverie et du raisonnement n'en existe pas moins. Comme l'a bien vu Höffding, dans le premier de ces processus mentaux comme dans le second, on a affaire à des associations d'idées suivant les lois de la ressemblance et de la contiguïté ; mais comment expliquer que ces ressemblances et

(1) Höffding : Esquisse d'une psychologie basée sur l'expérience.

ces contiguïtés ne peuvent aboutir à rien de cohérent dans la rêverie ; tandis que dans le raisonnement elles arrivent à constituer un tout coordonné qui se synthétise en une conclusion ?

A notre avis une première différence vient de ce que dans le raisonnement il y a *limitation des possibilités d'association*, tandis que dans la rêverie les lois de ressemblance et de contiguïté peuvent provoquer la reviviscence d'un nombre très grand d'états possibles (1), dans le raisonnement au contraire, cette possibilité est restreinte. Une première restriction est apportée par l'association systématique dont M. Paulhan a montré l'importance dans son « *Activité mentale* » et que nous avons exposée plus haut.

A notre avis l'association systématique ne remplace pas les associations de contiguïté et de ressemblance, elle vient seulement, et ce rôle est considérable, restreindre le nombre des ressemblances et des contiguïtés ravivables. Cela disons-nous est énorme, car on se rend compte de l'élément de cohérence que cette nouvelle loi peut apporter aux successions psychiques. Seules, les lois de la ressemblance et de la contiguïté pouvaient faire errer la conscience à travers un nombre immense d'idées ; l'association systématique maintient le cours de ces idées dans des limites restreintes, elle est pour ainsi dire une marche de l'esprit vers la coordination dont le raisonnement est l'expression dernière.

Outre la loi d'association systématique la limitation des états dont la ressemblance et la contiguïté

(1) Nous verrons cependant que même dans la manie ce nombre est limité.

rendent la reviviscence possible vient encore de l'état de conscience lui-même qui n'est pas un et défini mais par essence changeant et multiple.

M. Bergson (1) a insisté avec raison sur ce caractère fuyant et insaisissable de l'état de conscience ; il a montré comment il évoluait à travers la vie ; comment sous l'influence des sentiments, des états physiologiques même, il variait sans cesse.

Mais par quel processus s'effectue cette variation ; il ne peut s'agir évidemment d'un changement total ; on dit bien il est vrai que les idées changent ; mais prise à la lettre, cette assertion suffisante pour le langage courant, serait une absurdité psychologique.

Nous avons vu au début qu'une perception n'est pas un tout irréductible, mais un agrégat d'éléments plus simples ; or une idée est encore beaucoup plus complexe qu'une perception, c'est-à-dire en dernière analyse qu'elle renferme un nombre d'éléments beaucoup plus grand. La complexité des idées augmente avec la spécialisation de l'esprit ; cependant, même dans les choses que nous connaissons peu, le nombre des éléments que renferment nos idées est encore très grand. Supposons par exemple que nous ayons à écrire tout ce que nous savons sur les arbres, si nous n'omettions rien il en résulterait un certain nombre de pages, quand bien même nous ne serions ni botaniste, ni jardinier. La complexité de l'idée fait que jamais elle n'apparaît à la conscience avec la reviviscence

(1) Bergson : *Les données immédiates de la conscience*.

claire de tous les éléments qu'elle connote, parmi tous ces éléments il en est quelques-uns qui revêtent une clarté maxima tandis que la foule des autres reste dans l'ombre ; et l'on comprend que selon le caractère des éléments mis pour ainsi dire au point, l'état de conscience comportera des modifications d'étendue très grandes ; si grandes même que l'on pourrait plutôt considérer qu'il y a non pas un, mais plusieurs états conscients.

Cette conception de l'état de conscience comme un agrégat d'éléments dont le point central varie, nous fait comprendre la possibilité de nouvelles limitations entre les analogies et les contiguïtés susceptibles de reviviscence, car cet ordonnancement même des éléments donne à l'idée un tel caractère de particularisation que le nombre des idées semblables devient très restreint.

Supposons que nous pensions à la théorie de Stuart Mill sur la genèse de l'idée de cause — il est fort peu probable que l'idée suivante porte sur Avignon, lieu où est mort Stuart Mill.

Certes entre ces deux idées il pourrait y avoir association de contiguïté, mais en réalité les éléments de la première idée n'étaient pas groupés autour de l'élément Stuart Mill, mais bien autour de la loi de causalité et il est bien plus probable que l'idée suivante eût dû se rapporter à la causalité, puisque c'était ce point particulier qui constituant le centre de l'état de conscience lui donnait pour ainsi dire le ton.

Enfin il est un autre facteur dont l'action, en rétrécissant le champ des reviviscences que les lois de l'association des idées peuvent rendre possibles,

a pour résultat de maintenir le raisonnement dans d'étroites limites et de lui fournir ainsi le caractère de cohérence qui le distingue ; c'est l'idée directrice.

On sait que dans la rêverie les idées se succèdent sans lien apparent et que l'esprit passe très vite d'un sujet à un autre ; mais supposons le cas d'un individu passionné pour un objet quelconque et voyons ce que sera la rêverie chez lui. Comme chez l'homme ordinaire il y aura une suite d'idées sans lien cohérent ; mais ce qui différenciera la rêverie de l'homme passionné, c'est que parmi toutes ces idées disparates beaucoup se rapporteront à l'objet de sa passion. Il semble donc bien que la force qui est inhérente à chacun de nos états de conscience persiste encore et avec pour ainsi dire son potentiel individuel quand l'élément conscient est disparu de l'esprit, quand il est réduit à l'état de possibilité et il y aurait donc ainsi dans l'esprit outre l'état présent, une foule de possibilités de conscience affectées chacune d'un potentiel différent, d'un pouvoir plus ou moins grand de reviviscence. C'est cette possibilité plus ou moins grande de reviviscence que l'on peut considérer comme la force de l'état de conscience ; force acquise soit par la répétition, soit par les sentiments et qui fait que parmi une foule de ressemblances et de contiguités possibles, l'état de conscience présent tend à amener la réapparition de certains états semblables ou contigus à l'exclusion des autres.

Or s'il est permis de considérer la passion comme un agrégat d'états de conscience forts, il en est de même pour l'idée directrice.

Soit qu'il s'agisse de la solution d'un problème,

soit que plus simplement nous ayons une préoccupation toute matérielle, dans les deux cas l'état ou l'agrégat d'états psychiques est fort ; aussi ne disparaît-il de l'esprit que pour un temps très court et la moindre cause le fait réapparaître. Comme tout état de conscience l'idée directrice amène, par les lois ordinaires de l'association, l'apparition d'autres états ; mais par le fait qu'elle est un état fort elle ne disparaît pas quand les états associés sont parvenus à la conscience ; elle persiste au contraire et s'incorpore aux états nouvellement parus, constituant l'élément principal autour duquel tous leurs attributs se groupent. On voit que par ce processus la pensée est nécessairement coordonnée et n'abandonne pas son objet initial ; non que l'idée directrice persiste toujours sous la même forme ; l'association marche au contraire tout comme dans la rêverie ; mais les ressemblances et les contiguïtés qui se succèdent à la conscience sont comme imprégnées de l'idée directrice, elle s'incorpore à eux tous et donne son ton à chacun. Supposons que nous ayons besoin d'un livre, la pensée de ce livre constitue un état de conscience fort. Nous nous souvenons alors que notre ami X..., possède l'ouvrage ; il y a là évidemment association de contiguïté ; enfin le souvenir de notre ami X..., nous fait rappeler qu'un jour il nous a proposé de nous prêter ses livres. Cette dernière association qui est aussi une contiguïté montre bien l'influence de l'idée directrice, car sans elle la pensée de notre ami aurait pu amener l'idée qu'il a des cheveux noirs par exemple et il y aurait aussi eu contiguïté. C'est l'idée directrice, celle du livre dont nous avons besoin qui imprégnait tous

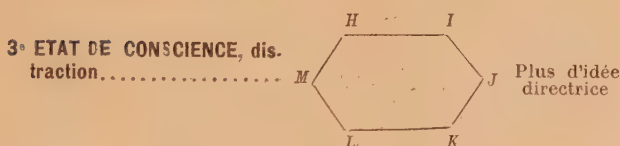
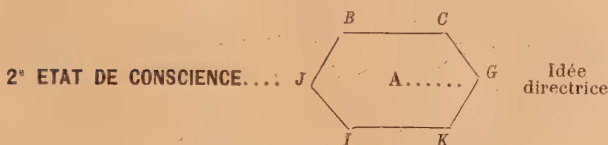
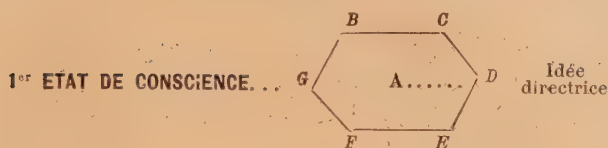
nos états de conscience et lorsque la contiguïté amenait la pensée de notre ami X..., les attributs qui constituaient cette pensée étaient groupés autour de nous procurer l'idée du livre ; c'était en tant que possesseur du livre en question que notre ami était présent à notre esprit et l'idée suivante, contiguïté encore, continuait à être imprégnée de l'idée initiale ; nous nous souvenions que X..., nous avait proposé le prêt de ses livres.

Le raisonnement réel, celui que pratiquement nous élaborons lorsque la solution d'une question nous préoccupe n'est pas un cercle fermé, un tout organisé comme l'est le syllogisme ; on pourrait le considérer au contraire comme une ligne indéfinie, une succession d'états de conscience amenés par la contiguïté et la ressemblance.

Mais tandis que dans la rêverie, aucun élément de chacun des états de conscience n'étant prépondérant, l'association a lieu en quelque sorte au hasard, dans le raisonnement au contraire chacun des états successifs est ordonné suivant l'idée directrice ; quand un souvenir surgit, il n'accapare pas comme tel la conscience, mais bien en tant qu'il se rapporte à l'idée directrice ; c'est elle qui forme le lien de contiguïté avec les éléments survenus. Pour la ressemblance il en est de même ; l'idée directrice n'est pas oubliée lorsque sa semblable paraît ; elle se l'incorpore au contraire et c'est en tant que semblable à elle que l'idée associée est aperçue. Il suit de là qu'on pourrait considérer les états successifs du raisonnement comme des sortes d'équations occupant tour à tour la conscience et dont la valeur de chacune serait égale à celle des autres quoique l'ordonnance-

ment de leurs termes fût différent. Souvent même le raisonnement ne résout pas la question, parce que déjà elle était résolue dans une première intuition instantanée du rapport cherché ; mais les idées se succèdent chacune comme un équivalent plus clair de la solution entrevue, jusqu'à ce que enfin la conclusion arrive, idée associée elle aussi, mais qui se trouve contenir la solution sous sa forme la plus claire et la plus immédiatement apercevable.

Bien souvent les successions d'idées qui constituent le raisonnement ne gardent pas le caractère de coordination que leur apporte l'incorporation de l'idée directrice. Un état de conscience amené selon la loi de la contiguïté ou d'analogie par un autre état ordonné suivant l'idée initiale peut pour une cause quelconque ne pas acquérir la cohésion suffisante qui le fait s'ordonner suivant cette idée, et il s'en suit que l'état immédiatement consécutif pourra être quelconque ; c'est la distraction, pour rendre son mécanisme plus clair nous le représentons par des figures.



« Suites d'états de conscience dans la réflexion interrompue par une distraction ».

L'action de la volonté que M. Hœffding signale comme se manifestant au début du raisonnement pour contraindre les idées à se maintenir dans les limites du sujet, tout en ne pouvant, comme nous l'avons dit, constituer une explication, n'en répond pas moins à quelque chose d'exact.

Il est certain que le raisonnement est un état pénible. Lorsque nous réfléchissons, surtout lorsque nous nous efforçons de réfléchir, nous éprouvons un sentiment de tension, de contrainte assez désagréable, et par métaphore, par comparaison avec une contrainte physique qu'un autre nous ferait subir, nous disons que nous nous contraignons à réfléchir, que notre volonté fait violence à notre

esprit afin de l'empêcher d'abandonner le problème à résoudre pour s'égarer dans des rêveries disparates. Mais nous le répétons, il n'y a là qu'une métaphore ; l'analyse ne montre pas autre chose que ceci :

1^o Lorsque les idées s'ordonnent de manière à ce que chacune soit en rapport étroit avec une idée directrice initiale et que de l'ensemble des idées apparues successivement il résulte une conclusion synthétique ; nous éprouvons un sentiment pénible analogue à celui que provoque en nous tout effort.

2^o Lorsque les idées se succèdent sans principe directeur, qu'elles effleurent successivement plusieurs sujets d'ordre très différent et que de leur ensemble il ne résulte aucun système coordonné, le sentiment que nous éprouvons ne comporte rien de pénible et sa nature est plutôt agréable.

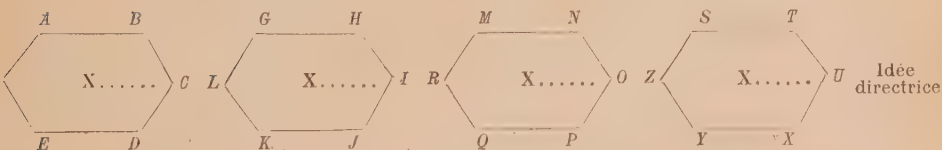
Quant à l'idée initiale, à l'ordre que souvent nous nous donnons au début de la réflexion : « Il faut absolument que je pense à... telle question », elle n'est qu'un état de conscience comme un autre ; une idée générale sur la nécessité de résoudre la question qui fait l'objet de l'idée directrice est capable très certainement d'accentuer la force de cette dernière ; mais elle ne constitue pas un pouvoir *supra-conscient*, une force distincte qui puisse maintenir les états de conscience suivant un mode spécial d'ordonnement.

Ainsi dans le raisonnement comme dans les processus psychiques moins élevés, l'ordre de succession des états de conscience se fait suivant les lois de la ressemblance, du contraste et de la contiguïté, et ce qui différencie ces deux modes d'activité

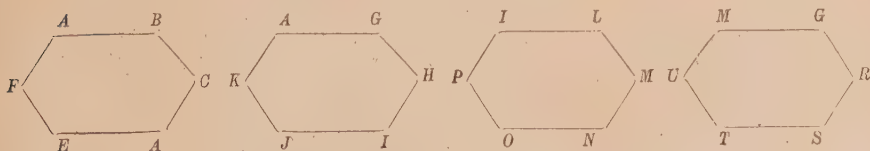
mentale ce n'est pas le mode d'arrangement des états conscients, mais la nature même de chacun de ces états. Dans la rêverie tous les éléments constitutifs de l'état de conscience étant pour ainsi dire au même ton, au même degré de force, c'est l'un quelconque d'entre eux qui détermine l'état suivant dont il fait partie en même temps qu'il fait partie de l'état antécédent.

Dans le raisonnement, au contraire, cet élément commun et intermédiaire n'est pas indéterminé ; il est toujours le même et c'est l'idée directrice.

L'idée directrice, nous l'avons vu, ordonne pour ainsi dire l'état de conscience, elle en est l'élément le plus clair et c'est à cause même de sa plus grande force qu'elle sert toujours d'intermédiaire entre les états successifs. C'est ainsi qu'elle produit ce caractère de coordination qui distingue le raisonnement des activités mentales plus simples. Une figure montrera j'espère plus clairement l'identité du processus associatif de la rêverie et du raisonnement en même temps que le point qui les différencie.



SUCCESSION DES ÉTATS DE CONSCIENCE DANS LE RAISONNEMENT.



SUCCESSION DES ÉTATS DE CONSCIENCE DANS LA RÊVERIE.

Le rôle de l'association systématique dans le raisonnement est à notre avis un peu indirect.

Le raisonnement en effet, surtout dans sa forme la plus élevée : la recherche, la constitution de l'idée originale, le raisonnement, n'est pas le déroulement à la conscience d'états faisant partie d'un système pré-existant ; c'est au contraire quelque chose d'essentiellement nouveau, un arrangement inédit des états de conscience.

Une fois le raisonnement terminé, la conclusion trouvée, tous les états qui auront contribué à l'élaborer constitueront un système, une organisation, et à l'avenir, lorsque l'un des éléments apparaîtra à la conscience, les autres tendront à apparaître également en vertu de l'association systématique. Aussi l'association systématique a-t-elle bien plutôt un rôle de conservation, de maintien des acquisitions. Chez la plupart d'entre nous et chez nous tous la plupart du temps, les successions d'idées se font suivant un ordre déjà établi, d'après des systèmes tout formés ; mais la formation même des systèmes s'élabore par la succession selon les lois de l'école anglaise, d'états de conscience dont les éléments sont ordonnés suivant une idée directrice.

CHAPITRE II

L'ASSOCIATION DES IDÉES A L'ÉTAT NORMAL.

1° — On peut considérer la pensée habituelle de l'homme normal comme partagée entre trois formes de l'association des idées, de difficulté et de complexité inégales et qui par cela même peuvent être subordonnées les unes aux autres quant à la valeur.

La forme la plus complexe est celle par laquelle s'élaborent le raisonnement et la réflexion, forme créatrice d'existences psychiques nouvelles.

La seconde s'applique aux combinaisons mentales nécessaires pour la conduite de la vie. Dans cette forme les arrangements nouveaux et originaux des idées sont bien moins fréquents que les répétitions ; les idées qui se succèdent à la conscience n'étant que les éléments d'agrégats déjà formés ; c'est ici surtout que se manifestent les lois de l'association systématique.

Enfin dans une dernière forme, la plus inférieure, nous classerons les successions d'idées dont l'ensemble constitue la rêverie ; état flottant de la pensée qui vogue d'un sujet à l'autre.

2° — Comme celle de M. Janet (1) notre classification est aussi une classification d'action et la forme de

(1) Janet : 1° *L'Automatisme psychologique* ; 2° *Les obsessions et la psychasténie*.

l'association des idées que nous considérons comme la plus haute est aussi la plus féconde. Pour se produire elle nécessite un « niveau mental » élevé ; il faut qu'il y ait un état de conscience fort, capable d'ordonner suivant son point de vue tous les autres et capable aussi, non de se maintenir, car les états conscients se remplacent sans cesse, mais de réapparaître comme l'élément principal dans chacun des états successifs.

Le résultat de cette activité énergique de la pensée est quelque chose de nouveau ; la conclusion qui est sinon une idée entièrement neuve du moins l'expression plus claire d'une idée que l'on n'entrevoyait que confusément. Et pour que le travail psychique ait cette valeur, il n'est pas nécessaire que l'idée soit originale dans le sens ordinaire du terme, c'est-à-dire qu'elle n'ait été encore vue par personne ; il suffit qu'elle soit nouvelle pour celui qui la pense, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas le résultat de l'enseignement d'autrui, mais du travail propre de l'individu.

Une idée nouvelle est bien en effet et au sens le plus élevé du mot une « adaptation nouvelle » puisque c'est le résultat d'un arrangement nouveau des éléments conscients. Que cette idée soit applicable à un objet tangible ou qu'il s'agisse d'une vérité toute spéculative, il n'y en a pas moins activité énergique et féconde de l'esprit chez le philosophe qui élabore un système nouveau, comme chez le commerçant qui combine une affaire.

Cette forme supérieure de l'association des idées nécessitée avons-nous dit un « niveau mental » élevé ; aussi bien est-ce une forme pénible qui ne sera dans tout le cours de la pensée que la forme d'exception.

Bien entendu elle s'exerce plus souvent chez les individus supérieurs ; chez les penseurs qui font avancer la science et chez tous ceux qui découvrent en leur spécialité quelle qu'elle soit ; mais on la rencontre aussi chez une certaine catégorie de gens dont nous allons parler et que l'on qualifie d'excentriques.

La très grande majorité des hommes ne réfléchissent et ne raisonnent que sur un cercle d'objets très limité ; pour tout le reste, ils se contentent d'apprendre et de retenir. Les excentriques, au contraire, sont des gens qui réfléchissent et raisonnent à propos de tout. Un usage, un fait scientifique qu'ils ont appris, provoquent dans leur esprit un travail particulier et on peut le dire original ; il en résulte qu'ils rejettent l'usage qu'ils ont conclu mauvais et échafaudent sur quelques notions de science tout un système à eux. J'ai connu ainsi un distributeur de prospectus qui a édifié une théorie géologique d'après laquelle nous devons tous être submergés dans quatre mille ans. Ce brave homme avait entendu parler du travail de désagrégation que les marées exercent sur les côtes et il était parti de là pour faire son calcul, ignorant que d'autre part les dépôts sédimentaires produisent un résultat inverse.

Et c'est le cas de la plupart de ces esprits ; leurs systèmes sont presque toujours absurdes parce qu'ils manquent de données suffisantes ; mais en un sens ce ne sont pas moins des gens supérieurs dont le « niveau mental » est plus élevé que celui de l'enfant ou du jeune homme qui aurait retenu le fait géologique et puis aurait pensé à autre chose.

3^e — La forme moyenne de l'association des idées ne présente pas à proprement parler une individualité distincte ; c'est selon elle que se succèdent nos états de conscience durant tout le cours de la journée. Tantôt la succession des états de conscience s'effectue suivant la première forme avec prédominance de l'idée directrice, puis l'idée directrice faiblit et le cours des associations abandonne le sujet.

A d'autres moments, c'est le mode de la rêverie ; l'idée directrice est absente et les éléments qui servent de lien aux états de conscience sont indéterminés. L'association systématique exerce dans cette forme moyenne de l'activité mentale une action prédominante ; en effet et surtout chez l'adulte, il y a déjà pour tous les actes ordinaires de la vie des systèmes formés et point n'est besoin d'adaptation nouvelle. Pour s'acheter un vêtement, décider une promenade, il faut certes une idée directrice et nous verrons plus loin que ce mode de penser si simple est encore inaccessible au débile ; néanmoins le travail est déjà fait depuis longtemps et la part d'originalité en est très réduite. Souvent et malheureusement aussi cette forme moyenne de l'association des idées s'applique non seulement aux ordres vulgaires d'activité, mais aussi aux idées spéculatives les plus générales. On acquiert sans cesse de tous côtés des faits et des notions divers ; par association de contiguïté et de ressemblance tout cela s'organise et il en résulte des systèmes hétérogènes d'idées juxtaposées, coordonnées tant bien que mal et où l'on rencontre les contradictions les plus flagrantes.

Nous avons pu observer un exemple très curieux de ce mode d'agrégation des notions chez un homme

intelligent et spécialisé dans l'anatomie. Il nous est un jour arrivé de lui demander s'il était religieux et les réponses qu'il nous fit nous ont semblé si intéressantes au point de vue qui nous occupe que nous les transcrivons ici. — Je n'en sais trop rien, nous dit-il en substance — j'ai cru..., oui... autrefois... maintenant *je ne dois* plus croire. — J'ai dit une fois dans un salon que la Sainte-Vierge pouvait bien avoir enfanté sans acte sexuel, puisque la parténogénèse existe chez certaines espèces animales. — Cela a choqué... cela me choque moi-même — Evidemment pour conserver la foi il ne faut pas faire de science.

Cet état mental peut sembler étrange, il est cependant celui de nous tous sauf pour le petit nombre de questions sur lesquelles nous avons réfléchi. A un ensemble de notions s'en ajoutent d'autres qui les contredisent sans que nous nous en apercevions ; de temps à autre, il est vrai, un commencement de comparaison se fait ; mais il est vite abandonné et l'esprit se rendort dans la routine des idées habituelles. Plus tard et sous une influence quelconque, un commencement de réflexion s'effectuera encore en un autre point de la conscience ; mais lui aussi durera peu et la vie psychique va s'encombrant de plus en plus de toutes ces ébauches de systématisation claire.

Le résultat c'est l'incohérence de l'individu ; certes cette incohérence n'atteint pas celle de la folie, car les idées et les actes ordinaires restent coordonnés, mais elle apparaît à chaque pas dès que l'on s'élève à la spéculation.

On fait une théorie, puis quelques instants après on émet une opinion qui la contredit entièrement.

4°. — La troisième forme de l'association des idées est celle de la rêverie ; elle est encore inférieure à la précédente. Malgré sa confusion en effet la seconde forme comporte une certaine coordination, l'individu est, il est vrai lorsqu'il la présente, incapable du travail à haute tension nécessité par l'élaboration claire d'un raisonnement, la combinaison originale des idées, mais si une organisation mentale antérieure vient l'aider, il pourra encore aboutir à des résultats. De plus, toute inférieure qu'elle est à la réflexion, cette forme suppose encore dans certains états de conscience une force suffisante pour se maintenir un peu. Pour gagner sa vie, pour s'habiller, manger, il faut dans une certaine mesure être capable d'idées directrices assez fortes et qui puissent coordonner un certain nombre d'états psychiques.

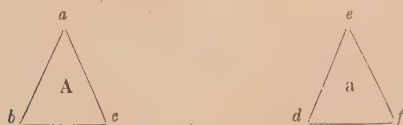
Dans la rêverie, au contraire, nulle coordination ; l'idée directrice étant absente, tous les éléments de l'état de conscience ont la même intensité, et aucun ne se trouve plus spécialement que les autres déterminé à constituer le lien d'association, aussi cette association est-elle quelconque. Nous passons d'une idée à une autre et au bout d'un certain temps nous sommes étonnés nous-mêmes d'être tellement éloignés du point de départ. Si alors, par curiosité nous remontons la série, nous voyons que tous les états conscients qui se sont succédés ont entre eux soit des ressemblances vagues, soit un lien de contiguïté temporelle ou spatiale et l'action de l'association des idées apparaît d'autant plus que rien d'autre ne vient la masquer. Notre classification étant hiérarchisée suivant l'action, la rêverie doit être placée

au degré le plus bas ; c'est du travail psychique à faible tension et dont il ne peut rien résulter, ni quant à la spéculation, ni quant à la pratique. Nous verrons plus loin que nos maniaques et nos débiles sont des sujets à tension psychique minima et en un certain sens, on peut considérer leurs divagations comme une rêverie continue.

5°. — Si l'on veut bien se reporter au précédent chapitre, on comprendra la raison qui nous fait considérer ces divers modes de travail psychique comme des formes de l'association des idées. Tout comme la rêverie la plus vague, le raisonnement et la réflexion se résolvent, lorsqu'on les analyse, en des ressemblances, des contrastes ou des contiguités ; leur caractère différentiel est dû à ce que l'élément commun et provocateur de l'association, au lieu d'être indéterminé comme dans la rêverie est toujours l'élément fort, l'idée directrice qui, en reparaissant dans tous les états successifs, devient une source de cohésion.

Pour Spencer(1) le raisonnement est constitué par des identifications successives de deux idées ou groupes d'idées ; nous pensons que cette identification doit pouvoir se résoudre en une association de ressemblance ou de contiguité.

Penser que les états



(1) H. Spencer : *Principes de psychologie*.

ont un rapport identique c'est concevoir d'abord le premier état, puis le second que le premier amène à la conscience justement en vertu de l'attribut central commun à tous les deux.

On pourrait objecter qu'alors le raisonnement n'apprend rien, puisque l'attribut commun préexistait dans le second état ; mais si en effet l'attribut préexistait ce n'était pas à l'état d'élément principal ; il se confondait avec les autres et le rôle de l'idée directrice a été de mettre en lumière par sa force même les rapports qui étaient encore confus lorsqu'elle n'avait pas atteint le premier plan de la conscience.

Dans la forme moyenne de l'activité mentale, les lois de l'école anglaise ont un rôle très marqué dans toute la partie originale du processus ; quant au travail de recommencement elles y prennent aussi une grande part, mais c'est surtout dans cette forme que se manifeste l'association systématique, l'habitude qui a lié ensemble les idées.

CHAPITRE III

LES SYMPTOMES DE LA MANIE.

1^o — Nous nous sommes efforcé dans les chapitres précédents de nous faire la conception la plus claire possible de la part prise par les lois de l'association des idées dans l'élaboration des résultats psychiques. Plus loin nous avons tenté, au moyen de l'introspection, de nous rendre compte des formes diverses que peut revêtir l'association des idées au cours de la pensée de l'homme normal.

C'est à l'aide de ces points de repère qu'il nous sera possible, nous l'espérons, de comparer à celle de l'individu normal la pensée du maniaque et de comprendre le mécanisme de ses associations d'idées.

Avant toute chose cependant, il nous semble indispensable de résumer aussi succinctement que possible les symptômes de la manie ; afin que nous puissions voir plus clairement à quelle sorte de malades nous avons affaire.

La manie n'est pas une entité psycho-morbide, c'est un syndrome que l'on rencontre dans diverses maladies mentales, entre autres la paralysie générale au début, la folie à double forme, certains cas de démence précoce, etc.

Mais cette diversité d'origine nous importe peu étant donné que nous ne faisons pas une étude cli-

nique mais un essai de psychologie de l'état maniaque ; état qui tout en ayant des causes diverses n'en présente cependant pas moins une certaine homogénéité.

2^o — Lorsqu'on nous met en présence d'un paralytique général, ce qui nous frappe à première vue c'est le contraste effrayant de la misère psychosomatique du sujet et de son euphorie ; le malade est presque mourant et il vous affirme qu'il est en bonne santé. Dans la manie on observe quelque chose d'analogue ; l'état somatique il est vrai peut ne pas être mauvais, mais l'état mental est si misérable que souvent il est impossible au malade d'avoir deux idées coordonnées. Eh bien, c'est avec cette misère mentale que coexiste le sentiment le plus fort de joie, de puissance intellectuelle et d'activité psychique intense (1).

Le plus souvent la gaité des maniaques se traduit par des exubérances enfantines, des grimaces qui les font ressembler à des écoliers espiègles. J'en faisais la remarque à une de mes malades Pap., et comme c'est la règle elle en avait parfaitement conscience, « cela m'amuse de faire le singe » me disait-elle.

Le malade atteint d'excitation maniaque porte beau, son visage est comme transfiguré ; une religieuse que j'ai observée dans le service du professeur Joffroy avait une expression de beauté vraiment remarquable pendant ses attaques ; dans les périodes lucides, sa physionomie redevenait très

(1) Voir sur la gaité des maniaques le livre de M. Dumas : *La tristesse et la joie*.

ordinaire. Ce caractère spécial de la physionomie des malades est dû à leur état d'excitation ; ils ont l'aspect d'un individu rempli d'une idée récemment trouvée et frémissant du désir de la répandre, et c'est bien à cela en effet que leur sentiment correspond.

Certains déclarent (surtout dans la manie légère), qu'ils ne se sont jamais sentis aussi intelligents ; d'autres, il est vrai, se reconnaissent bien à certains moments un peu fous, mais cela ne dure pas, car toute leur coenesthésie leur fournit la preuve la plus éclatante du contraire. Ils se sentent surtout dévorés d'activité ; un malade du professeur Joffroy, Marc... noircissait vingt grandes pages dans une journée ; son écriture était lisible, régulière, il n'y avait pas une rature. Les conceptions les plus disparates s'élaboraient dans son imagination débordante ; à côté d'un plan de réorganisation du suffrage universel, il développait avec détails un projet d'établissement d'une ligne de tramways dans une ville de province ; tout y était, depuis l'émission des actions jusqu'à la couleur des voitures. Cela se tenait assez bien ; nous n'allons pas il est vrai jusqu'à affirmer que cela était praticable.

Chez les malades que nous avons étudiés et qui sont beaucoup plus profondément atteints que Marc..., on n'observe pas ces projets extravagants parce que la mobilité des idées les rend tout-à-fait impossibles. L'excitation cérébrale se traduit seulement par une loquacité très grande ; le malade parle toute la journée et la nuit aussi, car il dort peu le plus souvent. L'agitation, quoique variable suivant les mala-

des est ordinairement extrême ; les maniaques sont sans cesse en mouvement : ils s'habillent, se déshabillent, déplacent les pièces de leur literie, etc.

Ils ont toujours, comme l'a dit Aschaffenburg (1) une accélération du processus moteur ; les idées éphémères qui surgissent à leur conscience s'extériorisent volontiers par des actions ; ainsi quand une de nos malades Vi..., exprime des idées se rapportant à l'acte sexuel, elle ne manque pas de découvrir ses organes génitaux. Lorsque Lamb... dit : « En avant » elle fait le geste du commandement ; le plus souvent cependant il est impossible de rapporter les mouvements aux idées à cause de la rapidité et surtout de l'incohérence du langage.

C'est cette accélération du processus moteur qui rend les malades dangereux, car aucune idée délirante ne les pousse d'ordinaire à nuire ; l'idée de tuer surgissant à leur conscience, ils tueraient immédiatement et oublieraient leur acte aussi vite, leur esprit en étant bien loin déjà.

3° — Toute cette excitation est bien entendu pathologique ; elle coexiste avec les troubles les plus profonds de l'intelligence. Parmi ces troubles il en est un dont l'importance et la constance sont telles que l'on peut le considérer à lui seul comme constituant toute la maladie, c'est la perte de l'attention. L'attention est en effet à peu près abolie chez ces malades et c'est en les observant que l'on se rend compte de l'importance de ce résultat psychique dans le fonctionnement de l'esprit ; sa perte rend

(1) Aschaffenburg : *Idéenflucht*.

impossible aux maniaques toute adaptation au monde extérieur.

On a tendance à se représenter l'attention comme une entité, une force par laquelle spontanément ou volontairement on tend son esprit vers un sujet donné ; cela n'est certes pas complètement erroné mais se rapporte bien plutôt à une émotion concomittante de l'attention et réductible très probablement à des processus périphériques (1).

L'attention n'est pas non plus l'occupation durable de la conscience par une *même idée* car cela est impossible étant donné que la pensée est par essence la constitution de rapports ; elle est *la persistance d'une succession d'idées coordonnées entre elles et concernant un même objet*. Par cette définition on voit qu'en somme l'attention n'est autre chose qu'une de ces formes supérieures de l'association des idées sur lesquelles nous avons insisté plus haut ; il n'est donc pas étonnant que les maniaques en soient dépourvus, puisque comme nous le montrerons ce sont justement ces processus supérieurs qui sont inaccessibles à leur « niveau mental » affaibli.

La vie psychique peut être compatible avec une attention faible et les hommes distraits ne sont pas des fous ; mais supposons la distraction poussée au suprême degré comme cela a lieu chez les maniaques ; supposons un manque d'attention tel que la plus petite coordination ne puisse avoir lieu : alors *toute pensée est impossible*. Et par pensée je n'entends pas seulement les processus psychiques supérieurs : réflexion, recherche ; mais les systématisations les plus élémentaires nécessaires pour com-

(1) W. James : La théorie de l'émotion. Traduction de M. Dumas.

prendre l'utilité d'un objet, pour se vêtir, pour manger, dont les maniaques sont presque incapables.

Ils ne comprennent rien, car comprendre implique être attentif, avoir quelques associations d'idées coordonnées ; aussi bien est-il impossible de causer avec eux. De toute une phrase ils saisiront un mot et ce mot par association les entraînera vers un ordre d'idées tout-à-fait étranger. Si par exemple on demande à un maniaque : « Comment allez-vous » il pourra vous répondre qu'il s'est promené dans une allée d'acacias ; parce que de la phrase il n'a pas saisi l'ensemble, mais seulement le mot « allez » qui a éveillé par homonymie l'idée d'une allée d'acacias.

Pas plus que les paroles les perceptions d'objets ne sont comprises ; les malades voient bien l'objet, ils le nomment même, mais ils n'en saisissent qu'un attribut et sur lequel ils partent dans des associations lointaines. Un de ceux que j'ai étudiés dans le service du professeur Joffroy me demandait de ne pas lui faire de procès, parce que la vue de ma serviette posée sur la table avait amené à sa conscience l'idée d'avocat.

C'est en observant ces malades que l'on comprend l'importance de l'attention ; car abandonnés à eux-mêmes ils mourraient infailliblement de froid et de faim ne pouvant intégrer suffisamment leurs idées pour s'adapter au monde extérieur. Si on leur commande de s'habiller ou de manger, ils perçoivent l'ordre, en commençant même l'exécution, mais à peine en train ils pensent à autre chose et abandonnent l'acte. S'il s'agit de manger par exemple et que leur repas soit devant eux, la sensation de faim

pourra le leur faire reprendre un moment après, puis sous l'influence d'une autre idée ils cesseront, jusqu'à ce que la sensation de faim de nouveau présente les fasse recommencer à manger pour cesser encore et ainsi de suite ; le repas pourra de cette façon durer très longtemps. D'autres actes que des sensations organiques ne commandant pas d'une façon aussi immédiate ne se terminent jamais ; le plus souvent par exemple ils ne parviennent pas à s'habiller. Nous avons observé une malade qui, au milieu de toute une suite de phrases incohérentes demanda à boire ; on lui présenta un verre de lait, mais elle n'en voulut pas. Nous étions disposés à penser qu'elle avait demandé à boire machinalement, sans qu'elle en éprouve le besoin, mais bientôt elle reprit le verre et but. Cette malade avait donc réellement soif et si elle avait repoussé le verre la première fois, c'est que déjà elle l'avait oublié.

4° — La fuite des idées (*Ideenflucht*) n'est pas un symptôme différent de la perte de l'attention. Nous avons vu plus haut que l'attention était caractérisée par des successions d'idées coordonnées et se rapportant au même objet : il s'en suit que si le maniaque en est dépourvu c'est précisément parce qu'il présente cette fuite d'idées, cette incapacité d'avoir de suite deux états de conscience cohérents entre eux.

Cette fuite des idées est déjà sensible dans la manie légère. Les malades de cette catégorie font des projets, mais ce sont des projets enfantins, ils en changent constamment et tous présentent entre eux l'hétérogénéité la plus grande ; Marc... en faisait

d'innombrables et sur tous les sujets possibles. Cependant la fuite des idées s'observe surtout chez les malades plus gravement atteints ; ceux que nous avons étudiés plus spécialement.

Alors plus aucun lien apparent, c'est l'incohérence complète et il est absolument impossible de rien comprendre au bavardage du malade, que d'ailleurs il ne comprend pas lui-même. C'est le défilé le plus hétéroclite de perceptions, de souvenirs, de notions, d'hallucinations parfois, et entrecoupé de gestes violents, de cris, d'agitation extrême.

L'effet est saisissant lorsqu'on les voit pour la première fois ; une cuisinière bretonne que nous avons observée dans le service du Professeur Joffroy tenait toute la journée des discours incohérents à travers lesquels on pouvait saisir les mots d'infirmière, de bateau, grève, goémon, cuisine, corsage rose, et qui révélaient les courses vagabondes de son esprit à travers sa profession actuelle, les plages de sa Bretagne et la surveillante du service.

Au milieu de toutes leurs divagations, les malades donnent très souvent la preuve de la conscience parfaite qu'ils ont de leur état ; nous avons pu le constater nous même au cours de nos observations. Un jour que pénétrant dans la salle nous cherchions des yeux une de nos malades Vi...., elle nous appela : « Venez par ici, c'est moi que vous cherchez, n'est-ce pas, je suis votre sujet ». Une autre fois, comme au cours de son bavardage elle faisait allusion à la monnaie de nickel, nous lui demandions comment elle avait pu en entendre parler : « Mais par les journaux, nous répondit-elle, pen-

sez-vous par hasard que j'aie toujours été folle », A plusieurs reprises la même malade, après une série de divagations où ont défilé Marie Stuart, Anne de Boylen, Cromwell, etc, déclare qu'elle dit bien des bêtises et qu'elle a la folie historique.

Une autre maniaque Pap. . . . convient à plusieurs reprises de sa folie ; elle a, dit-elle, de l'anémie cérébrale. Plusieurs auteurs ont d'ailleurs signalé cette particularité que présentent les maniaques de conserver au milieu de l'incohérence la plus profonde, une conscience de la morbidité de leur état. M. von Krafft Ebing (1) rapporte le cas d'un de ses malades qui convenait de dire des bêtises et ajoutait en manière d'excuse qu'à un fou tout est permis.

Comment expliquer la coexistence de deux faits aussi contradictoires ? Faut-il admettre que les malades divaguent volontairement et transporter dans la volonté le siège de la perturbation morbide. Faut-il au contraire penser que les maniaques sont conscients mais qu'ils assistent impuissants au défilé hétéroclite de tout leur contenu cérébral.

Ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses n'est admissible ; si en effet il y avait lutte et défaite de la volonté devant le débordement de la manie, nous en verrions les traces dans les sentiments des malades ; ils seraient épouvantés, car rien ne peut être plus effroyable que de sentir la folie envahir l'esprit sans que malgré les plus grands efforts il soit possible de la maîtriser. Or, rien de semblable ne s'observe et tout au contraire la gaité est un des caractères les plus frappants de la manie.

(1) Von Krafft Ebing : *Traité clinique de psychiâtrie*.

En réalité et lorsqu'on a l'esprit bien pénétré de ce fait que la volonté, l'intelligence, l'attention, etc., ne sont pas des entités-causes, mais bien des résultats-effets, de semblables hypothèses ne peuvent plus être en question. Le maniaque n'est ni l'auteur, ni la victime de ses divagations et il ne faut voir dans les manifestations qu'il nous donne de la connaissance de son état qu'un état de conscience comme les autres, comme ceux qui défilaient antérieurement et s'il n'a aucune action sur l'ensemble de l'esprit c'est précisément parce que, comme le reste des états conscients, il n'a pas le force de se maintenir.

Malgré leur incohérence en effet, les maniaques établissent de temps à autre de fugitifs rapports entre deux ou plusieurs idées ; Ham... après avoir chanté une chanson totalement décousue où nous avons pu distinguer quelques assonnances remarqua qu'elle faisait des vers.

De même quand Vi... dit avoir la folie historique, elle extériorise un rapport surgi d'une comparaison entre ses états antécédents. Les malades déclarent être fous et très vite ils pensent à autre chose ; cette idée même n'étant pas différente de toutes leurs idées maniaques dont ils ont du reste la faiblesse et le caractère éphémère. C'est, il est vrai une idée juste et voilà pourquoi elle nous frappe, mais bien d'autres idées justes se font jour également dans l'esprit des malades, ce dont on ne s'étonnera pas si l'on se rend compte que l'incohérence résulte de la juxtaposition vicieuse des idées et non de chacune d'entre elles. En outre la possibilité de la constitution d'un rapport aussi judicieux peut fort

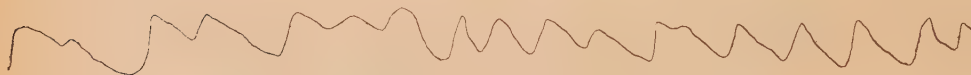
bien se comprendre, si l'on tient compte de la brusquerie de l'attaque de manie qui a pour ainsi dire surpris la conscience au moment où elle était dans tout l'épanouissement de sa vigueur relative. Chez les vieux déments dont les éléments psychiques ont été réduits à l'extrême faiblesse par des années de maladie mentale, ces lueurs de raison doivent être beaucoup plus rares.

6°. — L'excitation cérébrale des maniaques correspond-elle à des modifications somatiques comme cela a lieu pour l'excitation cérébrale de l'homme normal ? Dans la manie légère, cela n'est pas contestable ; M. Dumas a étudié à ce point de vue dans le service du Professeur Joffroy des cas de folie à double forme avec alternatives de manie et de mélancolie et sur tous ses sujets il a trouvé que dans les périodes de manie toutes les fonctions vitales participaient à l'excitation cérébrale. Le fonctionnement plus intense de l'appareil circulatoire se traduit par l'accélération du cœur et du poulx ; la netteté plus grande du poulx capillaire, la rougeur des téguments, la diminution de la pression sanguine. Dans l'appareil respiratoire on remarque une accélération des mouvements d'inspiration et d'expiration facilement constatable avec l'appareil de Marey, une augmentation des échanges et des combustions. L'activité plus grande de la nutrition se traduit par l'augmentation du poids, augmentation de la quantité d'urine, du taux de l'urée dans celle-ci (1).

Tous les cas de M. Dumas se rapportent à la manie légère ; chez nos sujets qui sont plus gravement

(1) Dumas : *La Tristesse et la Joie*.

atteints, il nous a été presque toujours impossible de répéter ces expériences, à cause de l'excitation trop grande des malades. Nous avons pu prendre cependant la respiration de Sch... et nous l'avons trouvée un peu plus rapide qu'à l'état normal, conformément aux résultats de M. Dumas. Quant



Tracé respiratoire de Sch... (appareil de Marey).

au pouls, nous avons dû le plus souvent nous contenter d'en compter les pulsations et chez plusieurs de nos malades, nous l'avons trouvé accéléré :

Bla....	112	pulsations à la minute.
Tamb....	90	— — —
Car.....	85	— — —

Chez Sch..... il nous a été possible de le prendre au sphygmographe, il est accéléré.



Pouls de Sch...

Vi..... cependant qui est excitée et présente dans ses associations d'idées une incohérence très grande comme nous le verrons plus loin a le pouls ralenti.



Pouls de Vi...

7°. — Excitation générale de toutes les fonctions somatiques, excitation cérébrale avec sentiment de joie et parfois de puissance intellectuelle, accélération du processus moteur et loquacité extrême, perte presque absolue de l'attention, fuite des idées ; impossibilité pour l'esprit de se fixer sur un sujet quelconque, tels sont les principaux symptômes de l'excitation maniaque. Nous allons essayer maintenant de pénétrer plus avant dans l'analyse psychologique de ces symptômes et rechercher les lois qui président aux successions des idées de la manie.

CHAPITRE IV

L'INCOHÉRENCE DES MANIAQUES

1° — Lorsqu'on écoute un maniaque qui, sous l'influence d'une excitation très grande du processus psycho-moteur lâche la bride à toutes ses divagations, il est d'abord impossible d'en rien saisir. Cette impossibilité est attribuée d'ordinaire à la rapidité de l'élocution ; c'est à tort car la vivacité de parole des malades nous semble être plutôt l'effet d'une illusion ; il en est des maniaques comme des personnes qui parlent une langue inconnue, nous croyons qu'ils parlent vite parce que nous ne les comprenons pas.

Dans l'audition d'une parole cohérente, nous ne saisissons pas, en effet, tous les mots ; seuls quelques uns frappent notre conscience et en suggérant l'idée nous font deviner le reste. Or un tel secours ne peut nous être fourni par les maniaques dont les divagations n'ont pas d'idée directrice ; aussi nous font-elles l'impression d'une suite rapide de mots sans lien dont nous oublions la plus grande partie.

De tous les aliénés, les maniaques sont ceux qui présentent l'incohérence la plus complète. Un persécuté peut avoir des idées absurdes, mais elles ne sont pas incohérentes ; même les déments avan-

cés ont, sinon dans l'ensemble de leurs discours, du moins dans une phrase détachée, un groupe d'idées pris séparément, une certaine cohésion. Chez les maniaques l'incohérence est complète et si quelques liens existent encore dans leur pensée nous verrons plus loin combien ils sont ténus : les mots, les phrases se succèdent et de tout ce que disent les malades on ne peut tirer rien qui ait un sens quelconque.

2° — Cependant toute cette logorrhée ne se produit pas sans raison et elle doit avoir indépendamment de sa cause générale et qui réside dans l'état cérébral de l'individu, des causes spéciales présidant à l'extériorisation de chaque idée puisque en paraissant cette idée exclue toutes les autres.

Aussi lorsqu'on étudie ces malades depuis quelque temps, le caractère de contingence extrême de leurs divagations commence à s'effacer un peu ; un premier lien apparaît entre toute cette incohérence et c'est la personnalité même de chacun des sujets qui le fournit.

En causant avec nos malades nous avons eu soin de noter nos questions et autant que possible leurs réponses. Or si nous voulions maintenant consulter ces notes point nous serait besoin de regarder les noms pour reconnaître leur auteur et cela tient aux caractères distinctifs de chacune des personnalités qui apparaît encore à travers le chaos de la manie.

On ne considère plus à notre époque la personnalité comme une entité métaphysique et tout le monde s'accorde pour donner ce nom à l'ensemble des idées déposées en nous par les ambiances externes et des réactions que la contexture spéciale de

notre cerveau a permise entre ces idées. Dans la pensée morbide, comme dans la pensée normale, aucun élément ne peut être créé de toutes pièces et tout ce qui s'extériorise préexistait nécessairement dans l'esprit ; en d'autres termes on ne rêve, on ne délire, on ne divague qu'avec les éléments que l'on possède et qui servaient dans la vie normale à élaborer des organisations plus cohérentes. Mais le cercle des possibilités conscientes capables de figurer dans le défilé des idées du maniaque doit être encore restreint. Si on divague avec ce que l'on a, on ne divague pas avec tout ce que l'on a et la restriction provient de la persistance de l'association systématique.

Un malade, même s'il a été peu instruit, possède dans son cerveau un nombre très grand de possibilités conscientes. Surtout lorsqu'il a vécu dans une grande ville il a certainement entendu parler d'une foule de choses dont il a plus ou moins retenu.

Mais parmi ces états possibles il en est relativement très peu qui aient quelque chance de se raviver et ce peu se rapporte surtout à l'ordre d'idées qui se répétaient le plus habituellement ; idées concernant la profession, le milieu social, les habitudes, etc.

A l'état normal, toutes ces possibilités d'états conscients constituent des systèmes à cohésion très forte (1) ; la cohésion a été détruite par la manie, mais les éléments des systèmes sont restés et avec le quantum de possibilité ravivable que leur avait donné l'habitude.

Les malades disent des choses sans lien, mais

(1) Paulhan : *Activité mentale*.

celles qui se rapportent à leur métier, à leur famille, à leur milieu reviennent le plus souvent.

Dès que nous les eûmes écouté quelque temps, il nous fut possible de savoir que Bla... avait dû être marchande de poissons, que Vi... avait beaucoup de lecture, que X... avait dû vivre au bord de la mer, etc.

Le nombre des idées de ces malades est souvent très limité et on a bien vite fait le tour de leur personnalité très pauvre; les mêmes phrases reviennent constamment, même les associations se répètent. Ainsi chez Tamb... le mot tambour a suggéré plusieurs fois régiment, chez Pap..., la vue d'une baignoire amène à plusieurs semaines de distance la même analogie de cercueil, qui suggère à son tour amphithéâtre et qu'elle « a fait réveillon sur les dalles ». Aussi après quelques interrogatoires l'intérêt fait-il place à la monotonie. Cela du reste est conforme à la normale; chez la très grande majorité des hommes, même instruits, les idées évoluent dans des limites restreintes; les mêmes mots, les mêmes pensées se reproduisent nombre de fois au cours d'une journée et l'esprit tourne sans cesse dans le même cercle. Or, si un homme instruit est limité, combien le sont encore plus ces malades qui pour la plupart ont vécu dans des milieux incultes. Les idées se rapportant aux besoins élémentaires de la vie, la profession, de manœuvre presque toujours, quelques romans chez les plus instruits constituent tout leur bagage et ce qui formait une cohérence limitée à l'état normal devient incohérent mais n'en reste pas moins limité dans l'excitation maniaque.

Un autre lien, il est vrai aussi ténu que les précédents nous a semblé exister entre les idées extériorisées dans la logorrhée de la manie ; il est dû au sentiment de joie et d'excitation intellectuelle dont les malades sont remplis.

3°. — La persistance de l'association systématique chez les maniaques apportait un élément de monotonie, ce sentiment, au contraire, vient orienter leurs idées vers des sphères supérieures. Grâce à son excitation le malade tend à extérioriser ce qu'il a de mieux dans toute sa conscience.

Nous avons insisté dans le chapitre précédent sur le caractère fondamental que les sentiments de joie intense, de plénitude de l'être, de puissance intellectuelle et physique prennent dans l'excitation maniaque ; or nous avons cru remarquer que ce ton de la coenesthésie influait sur la nature des idées émises. Par analogie avec ces sentiments ce sont les idées les plus élevées, ou du moins celles considérées comme telles par le malade, qui surgissent de préférence aux autres et sans l'incohérence on pourrait croire que la manie a produit un mouvement général d'élévation de toute l'intellectualité du malade.

Nous avons signalé déjà la condition sociale le plus souvent inférieure des malades de l'asile, or très souvent les successions d'idées, les associations portent sur des personnages de romans : Porthos, Athos, Balsamo ; des noms de littérateurs, des allusions à l'histoire de France ou à la politique. Nous nous rappelons une malade qui au cours d'une crise très intense d'excitation maniaque, pendant

laquelle entièrement nue elle se livrait aux contorsions les plus désordonnées, vociférait du matin au soir. Toujours les mots sans suite qu'elle hurlait se rapportaient à des individus ou à des choses de caractère élevé : l'Académie des sciences, Pasteur, Sarah Bernhardt, etc. Car... qui avant d'entrer à l'asile était bonne chez un boucher faisait sans cesse allusion dans ses divagations à Dieu, au démon, à la Ste-Vierge et à Jeanne d'Arc. On pourrait faire remarquer que toutes ces idées ne sont pas transcendantes, qu'elles font partie du domaine commun et que, à Paris surtout, les individus les plus incultes en ont au moins entendu parler. Ils ne les inventent pas, en effet, puisque nous le répétons, on ne peut divaguer qu'avec les éléments que l'on possède ; mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'état normal les pensées de ces malades doivent porter sur des choses beaucoup plus terre à terre. Car... par exemple pensait bien plus souvent à sa cuisine et Vi... à sa couture qu'à l'Académie des sciences et à Jeanne d'Arc. Il est donc vraisemblable que, sous l'influence de l'excitation maniaque, le malade a le sentiment d'une aptitude plus élevée, d'une valeur plus grande. Il l'extériorise comme il peut par le défilé à la conscience de tout ce qu'il y a de plus intellectuel en lui ; ce sont pour ainsi dire les éléments d'un délire de grandeur qui apparaissent mais ne peuvent être formulés d'une manière plus coordonnée. Une preuve en est que quelquefois un début de coordination se produit, ainsi cette phrase que j'ai recueillie chez Car... : « On m'a arrêtée, comme Jeanne d'Arc ; j'ai combattu. » Une persécutée aurait

raconté son internement ; en accusant simplement des gens quelconques, mais Car.... lorsqu'on l'interne est persuadée par un sentiment très intense qu'un grand forfait s'accomplit ; la sensation de grande puissance qu'elle éprouve lui donne l'illusion qu'elle est un personnage et par analogie la comparaison avec une autre grande figure s'établit : « On m'a arrêtée, comme Jeanne d'Arc... J'ai combattu. »

4. — Enfin un dernier lien dont la persistance chez les maniaques vient limiter un peu l'extension de leurs associations d'idées est constituée par la loi d'intensité : un état de conscience a d'autant plus de chance de réapparaître qu'il est plus intense.

Nous ne rechercherons pas ce qu'est, en dernière analyse, cette intensité, car cela nous entraînerait trop loin, mais il est hors de doute qu'un des éléments de cette intensité est la récence de l'état de conscience ; plus un événement est récent, plus il y a chance pour que, toutes choses égales d'ailleurs, nous y pensions souvent.

Or cela est vrai des maniaques comme des gens normaux et quand on les a écouté avec attention depuis un certain temps, on remarque que les idées se rapportant aux événements récents reviennent très souvent. Une association de Pap.... m'a semblé démonstrative à cet égard :

« Je ne suis pas morte ; c'est un miracle... heureusement qu'il y a la rédemption ».

Miracle et rédemption sont deux idées analogues en ce sens qu'elles se rapportent l'une et l'autre à la religion ; mais il n'en est pas moins vrai que l'idée

de miracle aurait pu en suggérer nombre d'autres. La raison du choix de « rédemption » est due à ce que l'époque de l'interrogatoire se trouvait aux environs de Noël ; la malade le savait et certainement devait en parler. Comme l'idée de rédemption se rattache d'assez près à l'ensemble des idées concernant cette fête : « Noël voici le rédempteur », elle devait être, pour ainsi dire constamment dans la subconscience de la malade, attendant la moindre occasion pour se raviver ; et l'idée de miracle a été cette occasion.

5° — Ainsi, malgré son incohérence, on peut encore discerner dans la logorrhée des maniaques un certain nombre de lois générales qui déterminent l'ordre des idées le plus susceptibles de reviviscence :

1° Limitation nécessaire au contenu de la personnalité.

2° Persistance à un certain degré de l'association systématique.

3° Tendance à extérioriser des idées d'ordre élevé, par suite d'un sentiment de valeur individuelle plus grande.

4° Reviviscence plus probable des idées se rapportant aux événements récents.

Les lois générales des possibilités de conscience étant entrevues, essayons maintenant de rechercher la cause de chacune des idées émises ; nous verrons que, comme à l'état normal, cette cause est dans les lois de l'association des idées.

CHAPITRE V

L'ASSOCIATION DES IDÉES DANS L'ÉTAT MANIAQUE

Nous avons vu qu'à l'état normal outre l'association systématique qui tend à limiter la pensée aux sphères rendues habituelles par le milieu, chacune des idées peut, dans la très grande majorité des cas, être rattachée à l'idée antécédente au moyen des lois de ressemblance, de contraste et de contiguïté. Nous avons vu que, quelle que soit la valeur du processus psychique, quelque soit en d'autres termes le « niveau mental » avec lequel on pense ; qu'il s'agisse d'un raisonnement rigoureux et sthénique ou d'une rêverie vague, les lois sont les mêmes.

Au début des recherches, on ne perçoit guère dans les discours des maniaques qu'une suite de mots et de phrases incohérentes ; mais si on écoute ces discours avec l'intention de saisir les associations d'idées, on ne tarde pas à les distinguer très nettement.

Les associations d'idées se perçoivent même beaucoup mieux dans la manie qu'à l'état normal et cela pour une raison identique à celle qui fait qu'elles sont également plus perceptibles dans la rêverie. L'ensemble des mots ne signifiant rien, l'observateur

n'est plus inconsciemment porté à fixer son attention sur le sens du langage. Les mots avec les idées qu'ils connotent nous sont pour ainsi dire donnés isolément; indépendamment de toute synthèse, et il nous est alors facile de rattacher chacune des idées à l'idée antécédente.

Pour M. Aschaffenburg, (1) l'association par assonnance est un des caractères de la manie; cette affirmation ne doit pas être prise à la lettre. D'abord l'association par assonnance n'est pas spéciale aux maniaques; les calembours ne sont pas autre chose que des associations par assonnance et on sait qu'ils sont très communs chez les gens normaux. Ensuite l'association par assonnance ne constitue pas une loi spéciale de liaison des états de conscience; c'est une variété de la loi d'analogie, une analogie de son.

Chez certains malades on peut noter des suites très longues et ininterrompues de mots liés par la seule assonnance; une phrase, un mot entendu amène comme par un déclenchement toute une série de mots de son vaguement analogue. Mais cela n'est pas non plus spécial à la manie et Balzac dans le « père Goriot » place dans la bouche des habitués de la pension de famille une série de calembours tout-à-fait semblables à ceux des aliénés: cor, corsage, cornaline, cornichon, cornard, cors aux pieds, cormorama... et nous en passons.

Il est cependant incontestable que chez les maniaques ce genre d'association est très fréquent.

Dans le chapitre suivant, en esquisant une théorie de l'association maniaque, nous tenterons de

(1) Aschaffenburg: *Idéenflucht*.

montrer comment les assonnances peuvent s'expliquer par le caractère fugitif et faible des états de conscience de ces malades.

Il est d'ailleurs possible que ce mode d'association soit dû en partie à leur gaité. A l'état normal les gens qui font des calembours sont gais, les calembours sont même une manifestation de cette gaieté; il est donc possible que chez les maniaques le sentiment toujours présent de leur joie amène par association de contiguïté la tendance à en faire.

Avec un peu d'habitude, les associations par analogie et contraste deviennent assez faciles à saisir, pour la contiguïté il n'en est pas toujours de même. On comprend que pour savoir comment, tel état de conscience extériorisé est ravivé par tel autre état contigu, il faudrait connaître non seulement la biographie des malades, mais en détail toutes les perceptions qui ont existé dans leur conscience, tous les rapports qui ont surgi; en d'autres termes, il faudrait être eux-mêmes. De temps à autre cependant, par exemple quand un maniaque nomme successivement une personne et une rue, on peut inférer que les perceptions de l'une et de l'autre ont occupé simultanément la conscience dans un rapport quelconque. Pour les lectures la contiguïté se perçoit mieux; le sujet nomme le titre d'un roman, puis son auteur; mais en général les associations par analogie sont plus évidentes.

Nos recherches sur les associations maniaques ont porté sur huit malades des deux sexes; nous les désignerons par des lettres, ce sont *Vi... Tamb... Sch... Car... Pap... Ham... Bla... et Hug...*

Notre méthode a consisté simplement à causer

avec eux, ou plutôt à les écouter parler et à prendre des notes. Nous devons avouer que les notes sont souvent incomplètes à cause du caractère d'incohérence de la pensée de ces malades et qui la rend difficile à saisir. Nous n'avons pu fixer que des fragments de leurs discours ; mais ces fragments ont suffi pour que nous puissions déterminer un certain nombre de leurs associations d'idées.

Malade Vi. . . . , femme de 40 ans, couturière, internée à l'asile St^e-Anne dans le service de M. le Professeur Joffroy.

Suite d'interrogatoires d'une période de deux mois : janvier à mars 1903.

— Vi. . . . — Le bassin du Luxembourg.

— Mais a-t-on retiré les canards (1).

— J'ai vu jouer tout Beaumarchais au Théâtre Français.

— J'ai lu beaucoup de livres (2) : il n'y a que l'*Iliade* que je n'ai pas lu et l'*Apocalypse* (3).

— Avez-vous lu M^{me} de Sévigné ?

— La même à la même (4).

— Pourriez-vous me donner un *beafto*.

— Je parle *Espéranto* (5).

L'auteur. — Pourquoi mettez-vous vos bras sur votre tête ?

(1) Association par contiguité.

(2) Ressemblance : comédie, livre.

(3) Ressemblances.

(4) Contiguité.

(5) Assonnance.

Vi... — Parce que je suis Marguerite de Bourgogne.

— Il y a ici Emile Zola.

— Balzac (1) m'a révélé tous ses secrets; vous savez la Peau de Chagrin (2).

— La méthode de Brown-Séquard, c'est du cochon d'Inde; c'est pas propre.

— Je voudrais que Loubet apporte le nougat de Montélimar (3).

L'auteur. — Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

Vi... — Je n'en sais rien; on m'a pris ma virginité pour la mettre dans un ostensor (4); c'était joli une belle peau blanche (5).

L'auteur. — Désirez-vous sortir de l'asile ?

Vi... — Oui; je me figure que je suis Anne de Boylen, j'ai la folie historique.

Dans tout ce passage les associations par ressemblance sont très nombreuses; Zola suggère Balzac, lequel par contiguïté amène la « Peau de chagrin ». Plus loin la virginité suggère par ressemblance l'ostensor, par suite très probablement de l'idée non extériorisée de la Ste Vierge. Une belle peau blanche dérive par ressemblance de l'hostie que l'on met dans l'ostensor.

On remarque aussi deux assonnances: beafto, espéranto. La dernière phrase: « J'ai la folie historique » est aussi amenée par association de

(1) Analogie: deux noms d'écrivains.

(2) Contiguïté.

(3) Contiguïté.

(4) Ressemblance.

(5) L'hostie amenée par l'idée d'ostensor.

contiguïté ; car elle survient comme réponse à notre question sur la sortie de l'asile ; elle montre également chez la malade une certaine conscience de son état dont du reste elle donnera encore des preuves plus loin.

Vi... — Est-ce assez de signer avec une *croix* ; faut bien qu'il y ait des *croisés* et des *croisillons* (1), rue *Champollion* (2), au café de la Source (3).

L'auteur. — Avez-vous eu des enfants ?

Vi... — Non jamais ; j'ai oublié d'avoir un amant.

L'auteur. — Votre mère vit-elle encore ?

Vi... — Oui, Alexandre Dumas veille sur elle ; c'est le supplice d'une mère.... en réalité.

Interrogatoire de Vi... par M. le P^r Joffroy à sa leçon du 26 janvier 1903. — Recueilli par l'auteur.

M. Joffroy. — Reconnaissez-vous Monsieur (4) ?

Vi... — La pharmacie Callone.

M. Jof... — Comment vous appelez-vous ?

Vi... — Marie Blanche V... Ma mère disait que j'ai la voix forte, désagréable.

Connaissez-vous la mairie du deuxième ; j'ai lu *Voltaire*, *Candide*, le *Huron*, le Jardin d'Acclimatation, Geoffroy St-Hilaire.

Quelques-unes de ces associations sont assez curieuses. La vue de l'interne amène l'idée de la

(1) Assonnances.

(2) Assonnance.

(3) Contiguïté ; ce café est situé près de la rue Champollion.

(4) Il désigne l'interne, M. Capgras.

pharmacie Callone parce que M. Capgras est revêtu d'un tablier qui suggère à Vi... des idées d'ordre vaguement médical. *Voltaire* par contiguïté suggère *Candide*. Le *Huron* amène Jardin d'*Acclimatation* soit par assonnance, soit plus probablement parce Huron suggère Héron, lequel amène le Jardin d'*Acclimatation* par contiguïté; car on trouve des hérons dans ce jardin. Enfin Jardin d'*Acclimatation* aurait pu amener Geoffroy St-Hilaire par analogie, le personnage désigné étant un naturaliste, mais il est bien probable que Vi... étant donné son peu d'instruction ignore cette particularité. Aussi bien admettrons-nous plutôt que Jardin d'*Acclimatation* a suggéré par ressemblance l'idée non exprimée de Jardin des Plantes, laquelle a amené par contiguïté Geoffroy St-Hilaire, parce qu'on a donné le nom de ce naturaliste à une rue qui se trouve près du Jardin des Plantes.

Vi... — Un père qui tue son enfant, comment appelez-vous cela; un *infanticide* ou un *enfante-ment*.

M. Joffroy... — Quel est votre père ?

Vi... — On a tellement *planté* de chocolat du *Planteur*, la moutarde de *grandibus* et *Félix Potin*. Alphonse *Daudet* n'a pas voulu être *immortel*, je voudrais lui donner les coupes des cinq instituts ça ressemble (1) au conservatoire des Arts et Métiers; la pharmacie Callone (2).

M. Joffroy. — Ecrivez une sentence. La malade écrit au tableau : « Dieu pour les Hollacher ». Un

(1) L'amphithéâtre des cours.

(2) Elle regarde l'interne, même association que plus haut.

billet *signé*, avec des *assignats*, auriez-vous voté la mort de Louis XVI ?

Les associations par ressemblance et contiguïté sont aussi très nombreuses dans ce fragment. *Planté* suggère par assonance planteur, puis par contiguïté le chocolat du Planteur. Par ressemblance le chocolat du Planteur amène la moutarde de Grandibus, puis par contiguïté l'épicier Félix Potin. Le fait d'écrire au tableau amène l'idée de signer, et par assonance *assignats* ; assignats suggère la mort de Louis XVI par contiguïté.

Vi... — Le cardinal Lavigerie ; à Pau, il est de Lourdes.

M. Joffroy. — Où êtes-vous ?

Vi... — C'est une maison d'aliénés, ça se voit bien, je suis comme Alphonse Allais.

M. Joffroy. — Que faites-vous ici ?

Vi... — Et vous *coc*... ; dans chaque homme un *coc*... sommeille et dans chaque femme un *cobaye*. O *Pasteur*, *Sadi Carnot*, avez-vous porté son deuil ?

M. Joffroy. — Oui.

Vi... — Et Félix-Faure il est mort dans les bras de X..., chez soi on ne meurt pas comme cela ; et le pendule de Foucault va-t-il bien ?

M. Joffroy. — Êtes-vous malade ?

Vi... — Avez-vous lu le « Devin de village » ?

M. Joffroy. — Avez-vous déjà été internée ?

Vi... — Oui, à Vaucluse ; chez M. Boudry. Quand vous verrez Yvette Guilbert ; quand vous verrez tomber les feuilles mortes, la société du 2^e arrondissement et Jeanne d'Arc.

M. Joffroy. — Entendez-vous des voix ?

Vi... — J'aimerais mieux Charles VII, Isabelle, Isabeau (elle chante). « Tu grandiras, tu donneras ton cœur » Pourquoi ? En voilà une c...nnaille, une c...nerie. Vous me plaisez beaucoup (1), même trop. (Elle chante). « Troupe innocente d'enfants chéris des cieux ». — Esprit saint, descendez en nous. Cracheriez-vous sur le Christ ?

Ici encore les associations d'idées se saisissent bien. Coch... par analogie suggère cobaye, puis Pasteur par contiguïté parce que la malade a entendu parler d'expériences que ce savant fit sur les cobayes. Pasteur amène Carnot, personnages peu semblables il est vrai ; mais qui le sont pour la malade, car elle les connaît surtout comme des hommes célèbres dont on parle dans les journaux. Carnot amène Félix-Faure et par contiguïté ce qui suit.

Le pendule de Foucault vient aussi par ressemblance car pour Vi... tout ce dont on parle dans les journaux se ressemble vaguement. Jeanne d'Arc, amène par contiguïté Charles VII. Le cantique « troupe innocente » fait penser à l'autre cantique « Esprit saint » et cette dernière idée amène, cracheriez-vous sur le Christ.

(1) A M. Joffroy.

Interrogatoire de l'auteur

L'auteur. — N'êtes-vous pas un peu toquée ?

Vi.. — Je suis *Parmentier*, mais c'est tout ; j'apporte des *pommes de terre* (1).

L'auteur. — Où sommes-nous ?

Vi... — Je suis Cartouche et vous êtes Mandrin (2).

Nous lui faisons lire un journal ; elle lit correctement quelques lignes, puis repart dans ses associations incohérentes.

Vi.. — Je voudrais bien retourner à l'école (3) ; être licencié (4), faire des rigolades (5). Croyez-vous à l'eau de Lourdes et au Vatican (6), je suis Romaine ou laitue (8), je suis catholique, apostolique et romainé, mais l'église anglicane (9) et Calvin et Luther (10) Marie Stuart (11), Anne de Boylen (12).

J'ai le style de Madame de Sévigné ; un style

(1) Contiguïté.

(2) Remarquer le *sentiment de grandeur* qui amène très souvent dans l'esprit de la malade des noms connus ; elle est Parmentier, Cartouche, etc.

(3) Idée amenée parce que je viens de la faire lire (contiguïté) ; l'école où on la faisait lire également.

(4) Ressemblance.

(5) Contiguïté, les licenciés, les étudiants qui s'amuse.

(6) Ressemblance.

(7) Contiguïté.

(8) Calembour.

(9) Contraste.

(10) Ressemblance.

(11) Contiguïté.

(12) Ressemblance.

télégraphique (1), mais je voudrais une petite voiture (2).

Elle prend un rat de cave et le tient comme un cierge.

Je ne veux pas renier ma foi, croyez-vous à Alexandre Dumas père ? Villers-Cotteret, Maisons-Laffite (3).

L'auteur. — Que faisiez-vous ?

Vi. — Couturière. (4)

Il y a deux issues (5) ; on appelle cela le passage des quatre voleurs ; tout le monde va dans cette maison. Les concierges vous détestent. Ce doit être dans cette maison qu'on a coupé la tête à Louis XVI et à Marie-Antoinette (6).

Le chapeau, (7) un chapeau rouge, le cardinal Lavigerie (8).

L'auteur. — Etes-vous contente ?

(1) Rapport ; la malade se rend compte de toutes les énumérations précédentes ; mais pendant l'aperception de ce rapport une analogie étrangère s'était déjà glissée et le style avait suggéré le style de M^{me} de Sévigné.

(2) Perception.

(3) Contiguité.

(4) La réponse est correcte et l'attention même se maintient un peu pendant quelques secondes parce que j'aborde une partie très importante de la personnalité de la malade, sa profession ; elle me donne plusieurs adresses de maisons où elle a travaillé.

(5) Dans une maison où elle a travaillé.

(6) L'idée qu'il y avait des voleurs dans la maison a suggéré celles de criminels, puis du châtiment ; la guillotine ; enfin par contiguité l'idée de guillotine a amené celle de l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

(7) Perception.

(8) Contiguité.

Vi. — Non, je suis triste, je suis née en décembre (4), signe du capricorne.

L'auteur. — Mais n'êtes-vous un peu folle ?

Vi. — Charles VI était bien fou, je suis Agnès Sorel, je descends des Stuarts (2).

Un congrès pour la folie. La Folie-Méricourt, au petit Belleville (3), un roman de Paul de Kock (4), mais il ne faut pas qu'un franc-maçon vous regarde. J'ai visité le musée du Louvre, le Luxembourg, les Tuileries (5), les montagnes russes (6). Ce que nous jouons ici, c'est la journée de huit heures.

Elle montre un cordon :

« C'est la pile voltaïque (7), Réaumur connaît Vaucanson (8), M. Santos-Dumont (9). Croyez-vous à l'eau de Lourdes, mais vous croyez bien à la mort de Zola (10).

L'auteur. — Comment l'avez-vous apprise ?

Vi. . . — Mais je l'ai lue, croyez-vous que j'aie toujours été folle (11). On va faire des pièces de monnaie en nickel.

(1) Ressemblance.

(2) Contiguité.

(3) Ressemblance.

(4) Contiguité ; ce roman a pour titre : « La pucelle de Belleville ».

(5) Ressemblances.

(6) Probablement contiguité ; il s'agirait d'une installation vue dans une fête foraine des Tuileries.

(7) Ressemblance.

(8) Contiguités, on a donné le nom de ces savants à des rues qui se trouvent près de la rue Volta et dans un quartier de Paris habité antérieurement par la malade.

(9) Analogie du même ordre.

(10) Contiguité « Lourdes » un roman de Zola.

(11) Réponse caractéristique montrant bien la persistance de la lucidité dans la manie.

L'auteur. — Mais vous êtes bien renseignée.

Vi... — Croyez-vous que je suis bête ; je suis plus intelligente que vous ; je suis comme la fille de Neker (1). Je suis comme Louise Lambert qui a *perdu* l'honneur, qui a *perdu* sa mère, je n'aime pas les marâtres (2), Blanche de Castille (3), La St-Barthélémy (4), La *campanelle* de Venise est dégringolée, Mme *Campan* (5), l'avez-vous connue, rue *Campanne* Première (6), rue d'Alésia. Connaissez-vous le pont Mirabeau (7) ou mirabelle(8), j'aime la confiture, enfin Félix Potin (9). J'ai fait ma première communion à Belleville, mais il y a le mariage de la Ste-Vierge avec St-Joseph (10), l'histoire sainte, c'est dégoûtant (11). Le café des quatre négresses ; vous êtes servi (12), sur le mont Sinaï, on trouve le veau d'or (13). Voici la mère Gickel qui vous attend, les frères St-Jean de Dieu, le St-Sacrement (14), c'est le passage du Caire. On dit Jacinthe ou Villemorin (15). Vous ne voudriez pas vous appeler Germinie, Ger-

(1) Sentiment de grandeur.

(2) Ressemblance.

(3) Ressemblance ; l'histoire la répute dure.

(4) Analogie et contiguité, B. de Castille a suggéré Catherine de Médicis, puis la St-Barthélémy.

(5) Assonance, Campan, campanelle.

(6) Encore assonance.

(7) Contiguité.

(8) Assonance.

(9) Contiguité.

(10) Ressemblance.

(11) Contiguité.

(12) Contiguité.

(13) Analogie avec les idées de plus haut sur l'histoire sainte.

(14) Ressemblance.

(15) Contiguité ; Villemorin est un horticulteur.

minie Lacerteux. — L'hôpital Trousseau et l'Enfant-Jésus (1), pharmacie Raspail (2), Max Lebaudy est mort, je voudrais contempler la Fontaine Médicis, la pharmacie homéopathique. Vous connaissez l'Ile de France, la Féodalité, l'an Mille (3).

Michel a dit : si vous ne refusez pas ce que je vous dis, vous n'êtes pas sage ; la compagnie Lesage (4), la compagnie Richer (5).

Je suis Pénélope (6), j'ai subi Pyrrhus (7) et l'eau de Lourdes, mais la mort d'Emile Zola (8).

L'auteur. — Vous lisez donc les journaux ?

Vi. . . — Sûrement, j'ai plus d'esprit que vous ne ne croyez, Worth, la maison Modèle, la place Vendôme (9), Victor Hugo, la famille Lockroy (10). Ouvrir les guillemets, fermer les guichets (11). Je suis Marie Blanche Vi..., je deviens Marie Mancini (12), La duchesse d'Orléans, Jeanne d'Arc ; elle n'est que béatifiée (13).

Oui, c'est l'histoire de cobayes. Pasteur a été utile et la méthode de Brown-Séquard (14).

— Elle regarde ses mains : Nous avons des mains

(1) Ressemblance.

(2) Ressemblance vague.

(3) Ressemblance.

(4) Assonance.

(5) Ressemblance.

(6) Sentiment de grandeur.

(7) Contiguïté.

(8) Associations déjà produites.

(9) Analogie et contiguïté.

(10) Analogie vague.

(11) Assonance.

(12) Sentiment de grandeur.

(13) Contiguïté.

(14) Analogie et contiguïté.

de patricienne, vous pensez que Lutèce (1), mais Paris a été Babylone (2).

A l'Hôtel-de-Ville, il y avait l'exposition des enseignes, je préfère l'Au-petit-cien.

Un peigne (3) ; ça vous dit Blanche de Castille et la ceinture de chasteté. La Belgique ; qu'est-ce ; je vous dirais qu'en géographie je ne connais que Paris, la République Argentine (4), M. Padeloup, Coquelin. Je préfère Racine à Corneille (5), Corneille a toujours fait des fautes d'orthographe.

Il y a donc des morphinomanes ici ? (6) Vous ne savez pas où elles mettent le thermomètre (7) le thermomètre de Réaumur ; dans le rectum et l'utérus ! Je n'ai pas vu jouer le Pardon de Ploermel, c'est le Mont-St-Michel (8), le Pas-de-Calais, je ne vais pas faire comme Henri de Guise (9).

Le café de la Paix, les agents sont des monstres, ils passent toutes les femmes à tabac (10). Les rayons X ; on a appelé Retlinger (11) il n'y a qu'en Allemagne qu'il y a des cartes postales.

— Pourquoi a-t-on brûlé Hégésippe Moreau ; il est donc maudit et Michelet (12), figurez-vous que j'entre

(1) Contiguïté.

(2) Analogie.

(3) Perception.

(4) Contraste.

(5) Contiguïté, Coquelin lui rappelle le Théâtre-Français puis Racine.

(6) Elle voit une infirmière qui tient une seringue de Pravaz.

(7) Analogie, la seringue, le thermomètre.

(8) Ressemblance, noms géographiques.

(9) Ressemblance.

(10) Homonymie et contiguïté : café de la Paix, gardiens de la paix, agents.

(11) Contiguïté elle veut probablement dire Rontgen.

(12) Ressemblance, Hégésippe Moreau, Michelet.

à Michelet, je suis donc enceinte (1). Celui que j'aime le mieux, c'est Alphonse Lamartine, je dois dire que je m'appelle Mlle de Sombreuil (2).

Vous ne savez donc plus l'histoire, l'histoire sainte (3), qu'est-ce que Dieu (4) ? On m'a enfermé à la Conciergerie (5), si j'étais Théroigne de Méricourt (6). J'ai la folie mystique, je dis bien des bêtises.

Un interne a trouvé à Tenon la rhinencéphalie, la greffe des os d'animaux.

L'auteur lui montre un crayon.

Vi. . . — C'est un crayon, un fusain (7), ce sont les pastels (8) que je n'aime pas.

A l'Oratoire, c'était des Jacobins, la statue de l'Hospital (9) je l'ai toujours saluée. Ma mère voulait que je voie jouer la Reine Margot (10), elle se couchait dans la ruelle de Henri IV (11), Alexandre Dumas (12).

L'auteur. — Qui vous a donné cette belle pomme ?

(1) Homonymie. Michelet suggère l'asile Michelet, un asile de femmes enceintes.

(2) Ressemblance et contiguïté.

(3) Ressemblance, de l'histoire de France, elle passe à l'histoire Sainte.

(4) Contiguïté.

(5) Contiguïté avec les associations précédentes ; M^{lle} de Sombreuil.

(6) Contiguïté.

(7) Ressemblance.

(8) « idem »

(9) Contiguïté, cette statue se trouve devant le temple de l'Oratoire.

(10) Vague ressemblance.

(11) Contiguïté.

(12) Contiguïté.

Vi. . — Je l'ai volée, comme Cartouche (1) et Mandrin ; pour éviter les chauffeurs, le « Courrier de Lyon » la forêt de Séhart. Pourquoi Charles IX a-t-il inventé le jour de l'an ? Au gui l'an neuf (2).

C'est pas tous des gens très chic qui sont à Orléans, à Paris on honore Jeanne d'Arc (3). J'ai épousé Pierre Loti tout le temps, j'ai élevé son frère Yves (4). Ce qu'il y en a eu des Arlésiennes en 1900, j'avais un lapin rose, une cocotte (5), appelez-moi comme vous voudrez (6).

L'auteur. — Que voyez-vous là-bas au mur.

Vi. . — Un bec de gaz (7) qui a l'air bête ; le passage des quatre-voleurs le connaissez-vous ? (8)

Paralyse générale, lésions corticales (9) les morticoles (10), le four crématoire (11), le « Père Lachaise » (12). La journée de 8 heures ; ce sont les chambres syndicales (13) qui me fait venir ; les couturières (14), les midinettes (15), ce sont des mangeuses de pommes de terres frites. La banque de

(1) Contiguïté.

(2) Calembour.

(3) Contiguïté, Orléans suggère Jeanne d'Arc.

(4) Contiguïté ; mon frère Yves, un roman de Loti.

(5) Probablement souvenirs.

(6) Suggéré par le mot cocotte.

(7) Exact.

(8) Peut-être amené par le bec de gaz.

(9) Elle lit cela sur un tableau.

(10) Vague analogie et assonance les mots corticale et morticole se ressemblent un peu.

(11) Ici c'est le sens du mot morticole qui suggère par contiguïté le four crématoire.

(12) Contiguïté.

(13) Contiguïté.

(14) « Idem ».

(15) Ressemblance.

France (1) ; c'est le moulin de la Galette, vous ne voulez pas me faire l'autopsie ; parce que la vivisection (2).

Le général Boulanger est à Paris ; on a beau l'enterrer à Bruxelles (3), l'ossuaire (4). Connaissez-vous le Sacré-Cœur de Paris (5), l'hôpital St-Joseph (6).

54, rue du Verbois ; c'est le passage des quatre voleurs, un syndic de faillite ; on a laissé tous ses biens à l'Assistance publique ; je connais le palais de justice (7), pour ses murs mitoyens.

J'allais au poulailler de l'Odéon ; Yvette Guilbert (8). Une religieuse qui n'a pas la foi ; je me rattache aux Carmélites (9). Elysée Reclus, le mariage libre (10). J'ai le cœur malade, auscultez-moi ; comme Faure, l'aorte malade (11). Un invalide, qui en tient pour le grand Napoléon ; le tombeau de l'Empereur, vous le connaissez (12).

La Caisse d'épargne, rue Coq Héron ; j'ai des biens (13), on est en train de convertir le 3 p. 100 ; je m'occupe de la Bourse (14), mon boursicot (15).

(1) Contiguïté ; elle tient un sou à la main.

(2) Ressemblance.

(3) Contiguïté.

(4) Idem.

(5) Vague ressemblance, un ossuaire, une église.

(6) Ressemblance, le Sacré-Cœur, St-Joseph, l'hôpital St-Joseph.

(7) Vague ressemblance.

(8) Vague contiguïté ; choses de théâtre.

(9) Contiguïté.

(10) Suggéré probablement par le mot reclus qui veut dire moins cloîtré.

(11) Contiguïté.

(12) Idem.

(13) Contiguïté.

(14) Idem.

(15) Ressemblance de mots.

Un péricarde, un péricrâne (1), des méninges, un squelette (2). Mais j'allais aux « Femmes de France (3) ». Qu'est-ce que je vous représente comme sujet : hystérique (4), femme publique (5). Vous êtes libre-penseuse, jurez-moi quelque chose sur la ceinture de chasteté de Blanche de Castille. — Voulez-vous me réciter Pater et Je vous salue (6), Marie et Jésus vous ont-ils dit; alors vous ne croyez qu'à Jupiter (7).

L'auteur. — Voulez-vous rester ici ? (8).

Vi... — Non, je veux voyager, prenez-vous le train (9); voulez-vous me transporter à l'asile du Dr Blanche, où il y a des hystériques et des hermaphrodites (10), j'aurai alors des hémorroïdes (11). Avez-vous visité Notre-Dame de Paris, Fluctuat nec mergitur, la patrie, la France (12). Avez-vous connu Louise Michel, qui prêchait sur la montagne Ste-Geneviève, comme Abeilard (13).

(1) Mots analogues.

(2) Vagues ressemblances.

(3) Contiguïté.

(4) Idem.

(5) Assonance.

(6) Vague ressemblance.

(7) Contiguïté avec l'idée de tout à l'heure, « vous êtes libre-penseuse. »

(8) La malade voulait s'en aller.

(9) Contiguïté.

(10) Contiguïté.

(11) Assonance.

(12) Contiguïté, suggéré par le mot Paris.

(13) Contiguïté.

Tamb..., femme, 23 ans. Service de M. le Professeur Joffroy.

J'ai lu le masque de fer, mais je n'étais pas *ferrée* (1).

D'Artagnan était derrière ma tête, Louis XIV, Richelieu (2).

Vous me ressemblez, vous avez mes lignes, les lignes de chemin de fer (3). Connaissiez-vous Alexandre Dumas ; c'est peut-être vous ou moi.

Je suis Béranger, M^{me} de Sévigné, (4), c'est la grand'mère d'Arnault, d'Orno, do, mi, sol, do (5). C'est moi la reine malheureuse, Anne d'Autriche, Marie-Antoinette (6) Cromwell (7), les rois on les reconnaît quand ils sont *crevés*.

Il était plus fort que moi mon père, mais comme volonté jamais (8). On voit toujours le ciel pour prier ; on m'a appris à prier (9).

Aubusson, Bourgneuf, Guéret (10), la guerre (11),

(1) Assonance.

(2) Contiguïté.

(3) Ressemblance, homonymie.

(4) Analogie vague et sentiment de grandeur.

(5) Assonances.

(6) Ressemblances.

(7) Ressemblance ; Marie-Antoinette fait penser à la Révolution Française puis à celle d'Angleterre et à Cromwell.

(8) Sentiment de puissance, symptôme de l'excitation maniaque.

(9) Contiguïtés, son père lui rappelle son enfance.

(10) Contiguïté, souvenir d'école.

(11) Assonance.

tous les rois, toutes les reines, tous les pays ; la Russie (1).

Vous avez ma *robe*, moi je veux la *cape* et l'*épée* (2).

Vous me f... le trac, vous n'êtes pas ma mère, ni mon père, ni mon frère ; mainan n'est pas si grosse que vous, les c... l'ont nourrie (3).

Ma robe n'était pas comme cela, j'avais une robe violette, je l'ai donnée.

Ia, oh yes ! (4) c'est le pari mutuel, avec vous j'ai fait le pari, vous étiez mon père.

L'auteur lui prend le pouls.

Tamb... — Normal, l'école Centrale (5).

Les vrais rois n'ont pas de barbe, le commandement (6). Je n'ai pas peur, tra-la-la, Boissy d'Anglas (7), Napoléon (8), Richelieu (9), c'est moi Mazarin (10).

Il n'y a pas de parole, le lutrin, le Hutin (11), Louis XI (12).

La guerre. Cœur de Lion, Louis XIV (13).

(1) Contiguïtés et sentiment de grandeur.

(2) Ressemblance.

(3) Ressemblance, la graisse lui fait penser aux pores qui sont gras ; elle amène aussi l'idée de nourriture.

(4) Ressemblance.

(5) Ressemblance, le pouls normal suggère l'école Normale, puis l'école Centrale.

(6) Ressemblance, les rois, les chefs, le commandement.

(7) Assonance.

(8) Contiguïté.

(9) Ressemblance.

(10) Contiguïté.

(11) Assonance.

(12) Contiguïté.

(13) Analogie.

J'ai froid, je comprends, je saisis (1). C'est moi le cardinal, le cardinal de Richelieu (2).

L'auteur. — Comment va votre mère ?

Tamb... — Elle est guérie ; mais elle est maigre (3). — Un crayon d'argent en or, le diable est revenu.

La Fontaine, Voltaire (4) ; on donne encore aux gosses, ma robe était puce (5).

L'auteur. — Depuis combien de temps êtes-vous ici ?...

Tamb... — C'est le petit lapin blanc de St-Eustache (6).

Je suis... ivre, on a crevé les tonneaux (7) plier, peuplier, pliera ma branche (8). C'est des croisés, des croisades (9), c'est trop fermé, je veux du jeune, pas de vieux. Du bonheur à 20 ans (10), je vais en avoir 23. J'ai mes brodequins, nourrice, c'est une nourrice sèche (11), pas besoin de nourrice.

C'est le typo que je veux, le typographe ; j'ai mangé tout cru, tout cuit (12) ; le roi des éléphants,

(1) Ressemblance.

(2) Sentiment de grandeur.

(3) L'attention de la malade s'éveille un instant parce que je suscite un sentiment très fort, Tamb. serait en effet devenue aliénée à la suite d'une grave maladie de sa mère.

(4) Ressemblance.

(5) Elle regarde la robe d'une infirmière.

(6) Elle regarde la blouse blanche de l'interne.

(7) Contiguïté.

(8) Assonnances.

(9) « Idem ».

(10) Contraste ; la vieillesse, la jeunesse.

(11) Contiguïté.

(12) Contraste.

le roi des mouflons (1) Henri IV, Henri II (2) ; on leur a coupé le cou, *je n'y puis rien*.

L'auteur. — Bonjour Tamb...

Tamb... — Bonjour trompette ; ça c'est le canon, en avant, je commanderai bien une armée (3), des bains de vin, et on se frotte le gosier avec de l'eau.

Ma main sent le poisson, la morue salée (4), je déteste la morue, mais j'aime l'huile de foie de morue (5) c'est bon pour les enfants (6), j'aime mieux la rouge, mais c'est des foies crevés.

L'auteur. — En quel mois sommes-nous ?

Tamb... — C'est le mois des fous (7) ; Louis dix-sept ; c'est la fête (8) des rois (9), je lisais toujours d'Artagnan (10), ah, ma patte (11). Je puis montrer patte blanche (12) ; oui je les ferai marcher (13) lui et moi, mes yeux, je les ai toujours eu blancs, grand' mère, une vraie mère, j'ai pleuré (14) les parents, Dieu (15). La vraie femme qu'on a tuée, l'échafaud (16). Je puis commander, poignets d'acier (17).

(1) Ressemblance.

(2) « Idem ».

(3) Ressemblances.

(4) Ressemblance.

(5) « Idem ».

(6) Contiguïté.

(7) Vague conscience de son état.

(8) Assonnance.

(9) Ressemblance.

(10) Contiguïté.

(11) Elle regarde sa main.

(12) Contiguïté.

(13) Sentiment de puissance.

(14) Contiguïté.

(15) « Idem ».

(16) Contiguïté.

(17) Sentiment de puissance.

L'auteur. — Quelle est votre profession ?

Tamb .. — La couture, mais je n'aimais pas être assise, j'étais toujours demoiselle de magasin (1), j'allais à Versailles, Louis XIV (2), la vraie neige, la manne du ciel, la manne de Moïse (3), je vois toujours des *squelettes* j'étais *hantée* (4) quand j'étais gosse, ma mère, était respectée (5), ma sœur était fougueuse vous savez, à l'âge, enfin tout le monde est pareil.

J'ai vu le bon Dieu.

L'auteur. — Comment était-il ?

Tamb... — Beau, rouge, comme le Seigneur (6), une belle crête de coq (7), coco, cocorico (8), ils m'aimaient bien, ma mère en avait acheté quatre, il n'y avait que celui-là de reste (9). Il a mangé le fil, je lui ai accroché le filet, il l'avait long (10). La tante, sous la tente, c'est ce qui me tente (11).

La soupe à l'oseille, c'est pour les demoiselles, la soupe à l'oignon pour les garçons (12), Portos, un

(1) Cohérence pendant quelques instants et due à ce que j'ai suscité à la conscience une partie très importante de la personnalité : la profession.

(2) Contiguïté suggérée par Versailles.

(3) Ressemblance.

(4) Contiguïté.

(5) « Idem ».

(6) Le sacré Cœur de Jésus.

(7) Ressemblance, le cœur de Jésus qui est rouge lui fait penser à une crête de coq.

(8) Contiguïté, il s'agit des coqs.

(9) Contiguïté, souvenirs.

(10) Ressemblance de nom, fil suggère filet et ce mot l'entraîne dans ses souvenirs relatifs au coq.

(11) Assonances.

(12) Chanson enfantine.

sportman (1) ; faut pas faire attention, j'ai été élevée aux Halles.

Elle voit ma montre : Ma sœur en avait une (2), moi j'avais des bijoux (3).

(Elle entend une interne qui demande à une malade voisine si elle aime les poules d'eau).

Les canards (4), les canards sauvages, les sauvages avaient de grandes dents (5) ; pour te croquer mon enfant (6). Vous n'êtes pas mon père, ni ma mère, vous êtes grosse, moi je vois toujours des squelettes (7) ; ils se pourrissaient (8). D'Artagnan, mousquetaire (9), les mousquetaires du roi Charles I^{er} (10) ; moi je dis : Je veux on commandera ensemble l'armée (11). Les sous-marins, j'aime cela, je m'enlève quand je veux dans les ballons (12), le maréchal Canrobert (13), j'étais tout cela (14), je suis mort avec mon commandant (16), j'aime mieux

(1) Assonnance.

(2) Contiguité.

(3) Ressemblance.

(4) Ressemblance.

(5) Ressemblance vague, de canard sauvage elle passe à l'homme sauvage.

(6) Contiguité, citation d'un conte enfantin.

(7) Contraste.

(8) Contiguité, les squelettes.

(9) Contiguité.

(10) Contiguité.

(11) Ressemblance, le roi la fait penser à un chef et au commandement ; on remarquera en outre le sentiment de puissance de la manie.

(12) Contraste.

(13) Ressemblance.

(14) Sentiment de grandeur.

(15) Analogies vagues.

l'église avec ses drapeaux (1), où il y avait la femme au machin rouge.

Je suis Dieu, je commande à tout (2), le bâton de maréchal (3) c'est le signe de la guerre.

Le canon (4), je sentais le roussi. — Mes oreilles sont des fleurs, il me manque mes anciens brillants (5), le collier (6), le collier de la reine (7), Napoléon (8) Ste-Hélène (9), en avant la musique, j'ai mon cheval, mes quatre chevaux (10) les Boers, les Anglais (11), ils étaient vendus ; les algues marines, les fleurs (12).

Vous avez la main grasse, moi j'ai uné poigne de fer ; (13) on m'avait changée en nourrice, je suis Louis XIV (14), je sais siffler, siffle beau merle (15). J'avais été chez le juif, chez le curé (16), la France, les Gaulois (17).

Elle tire son nez : — Des anneaux là c'est bon

(1) Contiguïté, c'est la chapelle des Invalides, image suggérée par les idées militaires qui se succèdent dans tout ce passage.

(2) Contiguïté.

(3) Analogie, l'idée de commander à tout suggérée par l'idée antécédente de Dieu l'amène à celle de bâton du maréchal qui commande l'armée.

(4) Contiguïté.

(5) Contiguïté.

(6) Ressemblance.

(7) Contiguïté.

(8) Ressemblance, la reine suggère à Napoléon.

(9) Contiguïté.

(10) Vagues ressemblances, toujours les idées militaires.

(11) Contraste.

(12) Ressemblance.

(13) Ressemblance et sentiment de puissance.

(14) Toujours le sentiment de grandeur.

(15) Contiguïté.

(16) Contraste.

(17) Contiguïté.

pour les sauvages ; j'ai des cheveux, faut mettre cela à mon casque, le plumet (1).

*Malade Pap..., femme. Service de M. Deny. —
Hospice de la Salpêtrière.*

Cette malade est beaucoup moins incohérente que les précédentes et on peut observer çà et là dans les discours qu'elle tient quelques idées directrices, au milieu de l'ensemble confus de ses associations, par analogie et contiguïté. Ainsi la vue de ma serviette lui suggère les idées d'avocat et d'ingénieur et de là elle part dans une histoire tendant à me montrer que sa famille appartient à un rang social élevé. Ses idées se tiennent surtout lorsqu'elle se plaint du service, dont elle est très mécontente ; mais souvent après quelques minutes de conversation suivie, elle retombe dans des assonnances qui font un effet très bizarre. Ainsi après m'avoir dit que les infirmières ne faisaient pas leur devoir et m'avoir néanmoins cité des faits qui peuvent être erronés mais sont cohérents elle ajoute : ce sont des voleuses, des volantes, des postulantes. Comme la plupart des maniaques, elle a conscience de la morbidité de son état, elle a, dit-elle, de l'anémie cérébrale ; mais loin de s'en affecter elle reste au contraire fort gaie ; elle chante, danse, fait le clown, gambade presque nue dans le jardin.

Pap... — Les infirmières sont des bourreaux ; elles devraient être à St-Lazare, je les ferai mar-

(1) Ressemblance.

cher (1), je ne veux pas laisser ma peau à l'amphithéâtre (2), j'ai fait réveillon sur les dalles (3).

Les architectes (4), les ingénieurs (5), mes parents étaient très bien. Les infirmières sont toutes hystériques, alcooliques, syphilitiques (6).

L'auteur. — Quelle était votre profession ?

Pap... — Je suis fleuriste, plumassière, monteuse, monteuse de coups (7). Il y a des avocats, les architectes, il en prendra pour la salubrité quand on lui montrera les W.C. (8)

Nous sommes des v... le taureau (9) va passer, cachez vos rouges tabliers le taureau va *passer* (10), j'ai du verre *cassé* (11) dans le d...

Elles vont toucher leur mois de criminelles (12), elles iront en prison (13), à St-Lazare (14), la Nouvelle-Calédonie, (15) je me tue avec un ciseau *pointu*. (16)

Mon prétendu m'a donné des brillants, je les ai jetés dans la Seine, on est bête quand on est amou-

(1) Sentiment de puissance.

(2) Contiguïté.

(3) Contiguïté qui reviendra plusieurs fois.

(4) Idée amenée par la vue de ma serviette.

(5) Ressemblance.

(6) Assonances.

(7) Calembour.

(8) Analogie et contiguïté.

(9) Contraste.

(10) Contiguïté, fragment de chanson.

(11) Assonance.

(12) Les infirmières.

(13) Contiguïté.

(14) Ressemblance.

(15) « idem »

(16) Assonance.

reux ; ainsi j'avais acheté des chaises de paille.. (1)

Je n'ai pas de domicile, je loge tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cela m'étonne qu'on ne m'ait pas envoyée dans les catacombes (2).

On m'a mise en cellule avec un rhume, qu'est-ce je prends pour mon rhume (3). j'avais des pastilles de réglisse. Il n'y manque que les boulets, c'est la Nouvelle-Calédonie au complet (4).

L'auteur — Pourquoi n'êtes-vous pas habillée ?

Pap... — Je sors vivante de l'amphithéâtre (5).

Vous êtes la protectrice des animaux, car nous sommes les v... et M. Deny le t... (6). Encore des avocats, le palais de Justice (7), mon mari était employé à la gare de l'Est, il était espion, espion prussien (8). Je faisais réveillon à l'amphithéâtre et maintenant à l'auberge du crime (9), les archi-

(1) Souvenirs éveillés par association de contiguité et avec une certaine cohésion quoique lâche ; Pap... veut me raconter qu'elle a eu des faiblesses pour les personnes qu'elle a aimé et elle s'en blâme.

(2) Suggéré par le sentiment de mécontentement qu'elle a du service.

(3) Calembour.

(4) Assonance et sentiment de mécontentement.

(5) La salle de bain.

(6) Associations curieuses. Elle prend pour un bienfait l'interrogatoire de l'auteur parce qu'il lui permet de sortir du bain pour quelque temps ; et cette idée de bienfait, de protection amène par contiguité protectrice des animaux à cause de la société protectrice des animaux ; animaux amène v... et v... par contraste t...

(7) Suggéré par la vue de ma serviette.

(8) Contiguité.

(9) « Idem ».

tectes, les médecins (1), je les f... dedans (2), je suis la nièce d'un avocat, caca (3).

Vous êtes la doctoresse, et le docteur Deibler (4), de tous les courants d'air (5), St-Lazare, rue de la Pépinière (6), c'est ici la Nouvelle-Calédonie, il ne manque que les boulets, c'est la Nouvelle-Calédonie au complet, je vais m'acheter un complet (7). On m'a étranglée, je ne suis pas morte, c'est un miracle, heureusement qu'il y a la rédemption (8).

J'ai battu mon mari, battu mais pas content (9), mon beau-frère m'a donné de la chartreuse verte, mon beau-frère qui a une nourrice sur lieu (10), un de mes parents a été aux Philippines, il en a rapporté un panama de cent francs (11). Je sors de mon tombeau d'ordures et d'injures (12), j'aime mieux crever sous le pont de la Concorde, avec une

(1) Ressemblance toujours suggérée par ma serviette.

(2) Vague contiguité, elle veut dire en prison et c'est l'idée d'avocat qui le lui suggère.

(3) Assonance et sentiment de grandeur.

(4) Le chef de service que dans son mécontentement elle assimile au bourreau.

(5) Assonance.

(6) La malade désigne d'abord la prison, puis par identité de nom elle pense à la gare et par contiguité à la rue de la Pépinière qui en est assez rapprochée.

(7) Assonance et homonymie.

(8) Contiguité suggérée par le fait qu'on se trouvait au moment de Noël lorsque cet interrogatoire a eu lieu.

(9) Contiguité : expression populaire.

(10) Souvenirs, la malade veut me montrer que les gens de sa famille sont riches.

(11) Même tendance.

(12) Assonances et contiguité, tombeau a dû suggérer *tom-bereau*, puis *tombereau* d'ordures, etc.

corde (1) que dans une grosse maison, un gros numéro, une maison de m..., je suis un détritrus de la boîte à ordures.

L'auteur. — Quelle est cette maison ?

Pap... — St-Lazare, la Nouvelle-Calédonie, il m'a fait des piqûres, l'interne, l'externe (2), celui qui pique, le piqueur qui pique les f., celui du spéculum, M. Montretout (3). Mon père travaillait faubourg St-Antoine, voilà le génie de la Bastille (4).

Malade Hug... , homme. — Service du Professeur Joffroy.

Le malade n'est pas complètement incohérent ; il est capable d'essais de coordination qui lui donnent une vague conscience du milieu dans lequel il se trouve et dirigent un peu ses associations d'idées. Ainsi il nous prend pour une dame de charité et l'idée qu'il se fait de nous oriente ses associations vers certains sujets déterminés : les femmes qui ont souffert, le petit Jésus, les frères St-Jean de Dieu, etc.

Comme la généralité des maniaques il est très-gai et un sentiment de bienveillance générale vient colorer de son ton les idées décousues qu'il émet ; le gouvernement est bon, les dames patronesses sont bonnes (5), M. Joffroy est bon, etc.

(1) Assonnance.

(2) Ressemblance.

(3) Ressemblances et contiguité.

(4) Contiguité.

(5) Cependant il nous a semblé que cette bienveillance n'était pas sincère. Hug... est en cellule et il nous a demandé de le

Hug... — Vous êtes femme de France, institutrice, j'ai toujours été bien élevé (1), le petit Jésus, j'ai été à St-Jean de Dieu (2), Noël (3), venez chez-nous, frappez et on vous ouvrira (4), et on m'a ouvert, puisque je suis ici (5), — M. Bourrelet (6), il tient le bourrelet des enfants (7), mon cousin Brabant (8), anarchiste, Louise Michel (9), ceux qui souffrent (10), Petit Jésus (11) la mort les avait séparés (12), Epictète, j'ai quitté mes parents, un rasoir, je ne veux pas que tu te coupes (13), Isidor, Victor (14) l'Italie, Rome (15), l'alpaga, la clinique, il faut respecter la veuve, Dreyfus (16), l'Île-du

faire transférer aux quartiers ; il y a donc bien des chances pour que toutes ses bonnes paroles ne soient qu'un moyen d'obtenir notre appui ; mais ce manque de sincérité le rend beaucoup plus intéressant. Il est curieux que des sentiments complexes, la duplicité puissent encore exister et même diriger des idées aussi décousues que celles de la manie.

(1) Ressemblances et contiguïté.

(2) « Idem » être bien élevé le fait penser à la religion.

(3) Contiguïté.

(4) Idem.

(5) Ironie amère ; si toutefois [le malade a voulu donner ce sens.

(6) L'infirmier.

(7) Homonymie.

(8) Assonnance.

(9) Ressemblance.

(10) Contiguïté ; Louise Michel, qui dans ses conférences parle souvent de la misère des classes laborieuses.

(11) Contiguïté, dans la religion il est question aussi de ceux qui souffrent.

(12) Idée se rattachant quoique par un lien très lâche aux idées précédentes.

(13) Contiguïté.

(14) Assonnances.

(15) Contiguïté.

(16) Peut-être s'agit-il de la veuve Henry qui par contiguïté amène Dreyfus.

Diable (1), Louise Michel, c'est une brave fille; ce n'est pas une ivrognesse (2), M. Marc, caporal, campagne de Crimée (3) Bonaparte (4), la lutte pour la misère, la religion, c'est ce qui fait nos souffrances (5), notre société, je souffre, le secouriste, ça passe partout (6).

Il montre une gravure représentant une femme qui cueille des oranges; coing, coin-coin-coin, les canards (7), je ne suis pas batailleur, je me suis engagé volontairement (8), à Ste-Anne, pour la guerre du Transwaal (9). Les tramways-sud, c'est sérieux, vieux soldats, je veux gagner ma vie, j'aurai de l'appétit. La pharmacie, ils croyaient que nous les empoisonnions (10), je f... des doses impossibles (11), je suis un homme de cœur, un cœur de bœuf (12), la savoyarde du Sacré-Cœur (13). Ceux qui voudront s'en aller s'en iront, ceux qui voudront rester resteront (14). Papier ministre (15), j'écrivais au préfet (16),

(1) Contiguïté.

(2) Contraste.

(3) Contiguïté vague.

(4) Idem.

(5) Vagues analogies.

(6) Filiation curieuse d'idées : notre société venant après « c'est ce qui fait nos souffrances » désigne la société en général ; puis il passe à l'idée d'une souffrance particulière causée par une blessure et de là à la société des secouristes qui panse les blessés.

(7) Homonymie.

(8) Analogie.

(9) Contiguïté.

(10) Contiguïté.

(11) Contiguïté.

(12) Idem.

(13) Homonymie.

(14) Chanson populaire.

(15) Perception, papier grand format sur lequel je prends des notes.

(16) Contiguïté.

nos misères, ça se vend, ça a de la valeur (1). Sarah Bernhardt qui a traversé le désert du Sahara (2), le gouvernement est bon, les grands hommes, Guillaume, un manche à balai, pour balayer la cour, le jardin des plantes (3). Le tsar, la tsarine (4), elle a tant souffert, le Béarnais, Henri IV (5). Les chevaux, les voitures, je suis déménageur (6), mais pas d'esprit (7). Esprit saint, descendez en nous (8), nous sommes antijuifs (9). J'ai toujours été sans souci, ma mère me l'a dit, ma mère c'est la patrie (10), la princesse Dolchia, Deschanel (11), la présidence, le gouvernement (12), Montrouge, la misère, le gouvernement est malheureux (13), il n'a pas mauvais cœur le Corse (14), M. Thibaut, Mirabeau (15), les grands révolutionnaires, Lafayette (16), c'étaient des honnêtes gens, d'autres sont des

(1) Ressemblance.

(2) Homonymie.

(3) Ressemblance.

(4) Analogie.

(5) Ressemblances.

(6) Analogie puis contiguïté.

(7) Déménager, expression populaire équivalant à déraisonner.

(8) Contiguïté.

(9) Vague analogie, la religion le fait penser à l'antisémitisme.

(10) Contiguïté.

(11) Assonance.

(12) Contiguïté et analogie.

(13) Vagues analogies.

(14) Vague analogie, le gouvernement lui fait penser à Napoléon.

(15) Assonance.

(16) Contiguïté.

voleurs (1), Ravaillac (2), Paul de Cassagnac (3), sanc-torum, vive le rhum (4), Dieu, la maternité (5).

Je lui annonce mon départ :

La visite est courtée, vous allez toujours à la va-peur, avez-vous chevaux et voitures (6).

*Malade Car... femme. — Service du Professeur
Joffroy.*

S'il y a des bêtes, il n'y a plus de bête, moi je ne suis pas une bête (7).

L'auteur. — Où êtes-vous ici ?

Car... — C'est un asile, et vous qui êtes-vous ?

L'auteur. — Je suis médecin.

Car... — Vous êtes médecin, alors vous allez me dire si je suis folle, s'il y a du monde il n'y aura pas de bêtes, et s'il n'y a pas de bêtes, il y aura du monde (8). Je ne sais pas s'il y a des *saints*, ils me *sauveraient* s'ils voudraient (9). S'il y a de l'honneur il n'y aura pas d'argent (10). Pour qui le bon Dieu, la religion (11), moi je ne veux pas de

(1) Contraste.

(2) Vague analogie, voleur suggère criminel et comme il s'agit de la Révolution, c'est un régicide qui se présente, on voit ici que malgré le chaos des associations une vague idée directrice se maintient à travers plusieurs autres idées.

(3) Assonance.

(4) « Idem ».

(5) Vague analogie.

(6) « Idem ».

(7) Vague contiguïté.

(8) Contraste.

(9) Contiguïté.

(10) Idées souvent liées ensemble.

(11) Contiguïté.

diable (1), s'il y a de *l'argent* je veux pas être *achetée* (2).

S'il n'y a pas de diable, il y aura des grichets, des vipères (3). Je voudrais adopter un enfant.

L'auteur. — Aimez-vous les chats ?

Car.... — Il en faut, vous pouvez en mettre ; ici j'en ai vu deux ; si je veux sortir, je sortirai ; si je veux rester, je resterai (4), il y a un évêque, je ne veux pas de la religion (5), je n'aime pas les sœurs (6) ; les p...., s'il y a des *hommes* il y a des *pommes* (7) je veux être *roi* au nom de la *loi* (8). S'il y a des os, ils retourneront en cendres (9), qui est poussière retournera poussière (10), je ne veux pas de la *liberté*, de *l'égalité* (11), au nom de la loi (12), pourquoi combattrait-on, mais moi, je me défendrai, Monsieur l'abbé, il y a des nouvelles s'il vous plaît, au nom de la loi, s'il y a de la religion, les confesseurs (13), j'ai vu la fin si j'ai vu le commencement (14). Je ne serai pas trahie, s'il y a de *l'adoration*, mais je ne veux pas de *décorations* (15) les militaires (16).

(1) Contraste.

(2) Contiguité.

(3) Contiguité de vipères en enfer.

(4) Contraste.

(5) Analogie.

(6) Analogie.

(7) Assonance.

(8) Assonance.

(9) Contiguité.

(10) « Idem ».

(11) Contiguité.

(12) Analogie.

(13) Analogie.

(14) Contraste.

(15) Assonance.

(16) Contiguité.

Je la fais lire, elle lit couramment quelques lignes puis le mot avenue la fait repartir dans ses divagations : — Mais j'y suis, celle des scapulaires, si vous m'avez trahie, les chats sont les chats (1).

L'auteur. — Que faisiez-vous avant d'être ici ?

Car... — J'étais bonne chez un boucher ; on est venu m'arrêter, comme Jeanne d'Arc, j'ai combattu ! (2)

Malade Sch..., homme. — Service du Professeur Joffroy.

Il y a trop de monde dehors.

L'auteur. — Que faites-vous ici ?

Sch..., — Je puis signer mon nom (3), mettez lilas, le livre que vous mettez, mettez M. Malfilu (4), mettez-vous à l'abri (5), rue Royer-Collard ; j'ai dit que je serai avocat (6), parce que juge ce n'est pas possible, parce que je suis bécheur (7), mettez 45 rue Daguerre, je mettrai Sch..., Sch... de Ménilmontant (8). Il faut que j'arrive, c'est la Villette, c'est fini

(1) Contiguïté, le chat dans les croyances populaires est un symbole de trahison.

(2) Sentiment de grandeur.

(3) Idée suggérée parce qu'il me voit écrire.

(4) Contiguïtés invérifiables.

(5) Contiguïté suggérée par le mot « mettez » des phrases antérieures.

(6) Suggéré par ma serviette.

(7) Analogies ; l'avocat bécheur est le nom populaire de l'avocat général.

(8) Le malade semble avoir des hallucinations visuelles ce qui trouble les associations et les rend parfois impossibles à saisir.

je venge le père, maintenant je prends la parole (1).

Mettez seulement s ; c'est le directeur, mettez ma mère, les lilas, la mère Fauchard (2), la forge, qu'est-ce qu'il va prendre, c'est comme ça que ça se passera M. le maire, vous allez payer. Je commence, ma naissance (3) Sch... impasse, ne voulant pas l'accuser, je mets *Manuel* comme criminel (4).

L'auteur prononce le mot rat.

Sch... — Je sais ce que c'est qu'un rat, je ne crois pas que c'est une souris (5), les lilas, le curé, vous mettez les deux crimes qui sont morts ensemble (6).

L'auteur. — Que faisiez-vous ?

Sch... — Je vendais des chansons : « Elle est en or » (7).

On peut répondre à M. Ball (8), rue Constantine, nous causerons de l'enterrement (9).

(Il regarde une machine statique).

Un canon, il ne partira pas.

L'auteur. — Vous demeuriez à la Villette ?

Sch... Demeurez-vous, la maison, (10) si vous voulez faire la dernière demeure de mon père (11).

(1) Suggéré à cause de ma serviette et parce que je prends des notes le malade a vaguement l'idée d'un jugement.

(2) Contiguïté impossible à établir.

(3) Toujours l'idée de jugement.

(4) Assonnance.

(5) Ressemblance.

(6) « idem »

(7) Contiguïté, chanson populaire.

(8) Contiguïté, il me voit prendre des notes et cela lui rappelle le M. Ball dans le service duquel il a été et qui prenait aussi des notes sur lui.

(9) Contiguïté impossible à établir.

(10) Contiguïté.

(11) Ressemblance.

L'auteur. — Alors ceci est un canon ? (1).

Sch.. — Il peut l'être ; le 128^e (2).

L'auteur. — Vous êtes déjà venu ici ?

Sch.. — En 1883, c'est le début des enfants de France, l'huile de foie de morue, le sirop anti-scorbutique (3), je veux les faire claquer (4).

Malade Ham., femme, 47 ans. — Service du docteur Deny à la Salpêtrière.

Contrairement aux autres malades que nous avons étudiées, Ham. n'est pas gaie et son aspect est plutôt celui de la colère. Souvent elle chante, mais ce n'est pas une manifestation de gaieté, son chant est plutôt agressif ; ce sont des questions et des répliques sur un ton de dispute. J'aurais désiré en saisir le texte, mais cela m'a été presque toujours impossible et au reste ces chants ne diffèrent guère quant au contenu des discours ordinaires de la malade. Elle s'irrite de me voir prendre des notes et craint vaguement que cela ne lui porte préjudice ; on pourrait presque la prendre pour une persécutée n'était son incohérence qui est complète. On remarquera que les perceptions jouent un très grand rôle dans la consécution de ses états de conscience ; ce n'est plus comme chez Vi., une suite d'idées liées par la ressemblance ou la contiguité, une perception d'un objet quelconque amène deux ou trois idées s'y rattachant

(1) La machine statique.

(2) Contiguité, il s'agit d'un régiment.

(3) Ressemblance.

(4) Vague analogie : la pharmacie, les poisons.

puis survient une autre perception qui à son tour suggère quelques idées et ainsi de suite.

Ham... — Si j'achète du cuir (1), il faut s'adresser à M. Ste-Vierge qui fait brûler de beaux cierges (2).

L'auteur. — Où demeuriez-vous avant d'être ici ?

Ham... — Hors barrière.

L'auteur. — Qu'y faisiez-vous ?

Ham... — J'y faisais des commissions (3). En voilà un bureau (4), un bureau de tabac (5). Si vous ne trouvez pas une éponge pour votre encrier (6) vous direz au beau général qu'il vous en paye une avec des gants de peau (7).

L'auteur. — Vous connaissez M. Mesureur ?

Ham... — Le marchand de chapeaux (8), le Moulin de la Galette c'est loin, la galette des rois (9).

L'auteur. — Vous êtes de Paris ?

Ham... — Paris, Lyon, Méditerranée (10), Mesureur, c'est un médecin accoucheur (11), vous porterez une cocotte à Mesureur, pour garnir sa maison et son jardin (12).

L'auteur. — Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

(1) Suggéré par la vue de ma serviette.

(2) Contiguité et assonnance.

(3) Cohérence d'un instant parce qu'en lui parlant de sa profession je stimule son esprit.

(4) La table sur laquelle j'écris.

(5) Contiguité.

(6) Perception.

(7) Perception.

(8) Perception, elle voit mon chapeau sur la table.

(9) Ressemblance.

(10) Contiguité.

(11) Assonnance.

(12) Contiguité.

Ham. — Depuis 20 ans, je suis ici pour une maison, une maison de commerce (1), c'est une messe chantée en musique, parqueteur, empereur (2), maison, votre nom (3), allez faire des certificats (4), vous n'êtes pas avocat d'office (5), moi aussi je fais des rideaux (6), j'ai perdu mes gants boulevard St-Michel (7), elle a une bague, on m'arrache mes boucles d'oreilles (8), comment je suis une voleuse (9), à la chasse aux perdrix on perd son esprit (10), New-York, l'exposition (11), l'exportation (12), la terre c'est un terrain, le notaire (13), rendez-moi ma maison (14), les Franc-maçons, je vous tourne le dos parce que je vois un chapeau (15), allez donc voir le vélodrome, en fait de sage-femme, je dis que c'est un médecin accoucheur (16), vous paierez le perroquet (17), pour le coup, on m'appellera coucou (18).

Comme les autres malades il est possible d'attirer son attention quelques instants je la fais

(1) Contiguïté.

(2) Assonance.

(3) Assonance.

(4) Parce que je prends des notes.

(5) Toujours parce qu'elle me voit prendre des notes.

(6) Perception.

(7) Contiguïté suggérée par la vue de mes gants.

(8) Ressemblance.

(9) Contiguïté.

(10) Assonance.

(11) Contiguïté.

(12) Assonance.

(13) Assonance.

(14) Contiguïté.

(15) Assonance.

(16) Ressemblance.

(17) Assonance.

(18) Assonance.

lire un journal elle lit deux lignes puis au mot « Cochinchine », elle repart.

Ham... — J'ai été voir à Cochinchine une personne qui était malade, hors barrière on voit une caserne et on retourne en arrière (1), municipal, maréchal de logis (2), histoire de lettres, on met des timbres (3), quand on envoie de l'argent (4). On s'est moqué de moi, on a eu tort, et moi j'ai eu raison (5), j'arrive de Nièvre et d'Asnières (6), mettez donc la somme en pièces de 10 francs, une pièce de mariage (7), je ne suis pas fabricante de clefs (8). Surveillante, poste restante (9), en voilà un magasin, un magasin de fleurs, c'est toute une maison de commerce (10), elle chante :

« Non, Monsieur, la charité.

« J'étais trop vexée.

« Moi aussi d'un médaillon.

« J'avais fait l'emplète.

« Pourquoi avez-vous une serviette ? (11).

(1) Assonance.

(2) Ressemblance.

(3) Contiguïté.

(4) Contiguïté.

(5) Contraste.

(6) Assonance.

(7) Homonymie.

(8) Perception.

(9) Assonance.

(10) Ressemblance.

(11) Assonances.

*Malade Lebl..., marchande des quatre-saisons. —
Service du docteur Magnan, à Ste-Anne.*

L'auteur. — Que faisiez-vous ?

Lebl...—Tout, j'ai votre argent, j'ai acheté (1) une camisole (2) quarante sous, j'ai vendu des pots de fleurs, il y en a à tous prix, des harengs-saurs à quarante sous (3).

L'auteur. — Combien gagniez-vous à ce métier ?

Lebl... — On peut gagner trois ou quatre fr. (4). si j'ai volé (5). vous le demanderez à Monsieur. connaissez-vous cette fille, j'avais un mouchoir blanc comme elle (6), j'avais un chapeau rose, il ne valait que cinq francs (7), attaquez la fleuriste (8) attaquez Léonard, attaquez la laine (9), des jupons pour l'hiver (10), M^{me} Hélène avait un jupon bleu (11), on me laisse un fichu (12), je prenais des charges trop fortes, il y a un drap de perdu, j'avais des camisoles

(1) Contiguïté.

(2) Perception.

(3) Ressemblance.

(4) Cohérence par suite de l'importance de la partie de la personnalité ravivée.

(5) Contraste, gagner, voler.

(6) Perception.

(7) Contiguïté.

(8) Contiguïté, le chapeau rappelle la fleuriste qui fait des fleurs pour les chapeaux ; l'idée d'attaquer vient de ce qu'elle me voit prendre des notes ; elle croit vaguement que j'instruis un procès.

(9) Perception.

(10) Contiguïté.

(11) Contiguïté et assonnance.

(12) Ressemblance.

(1), quand je travaillais, demandez si j'ai volé quelque chose.

Cette longue suite de divagations, montrera nous l'espérons et avec évidence que les lois de l'association des idées ne diffèrent pas dans la manie de ce qu'elles sont à l'état normal. Toutes les idées extériorisées par les malades peuvent être reliées entre elles par les lois de ressemblance, de contraste, de contiguïté, d'association systématique. Nous verrons plus loin que la raison de l'infériorité et de l'incohérence de la pensée maniaque doit être cherchée non dans l'absence d'une loi spéciale de coordination des états de conscience, mais dans l'état de conscience lui-même. La force, l'aptitude à se maintenir de l'état de conscience est précisément ce qui constitue le « niveau mental » et chez les maniaques ce niveau mental est le plus bas possible.

(1) Ressemblance.

CHAPITRE VI

LES CAUSES DE L'INCOHÉRENCE MANIAQUE

On a pu, par le chapitre précédent, se faire une idée de l'étendue de l'incohérence maniaque. Impossibilité de rien comprendre au monde extérieur, impossibilité de suivre une idée, bavardage continu où l'on ne saisit qu'une suite interminable de mots et de phrases auxquels on ne peut assigner aucun sens, voilà ce que l'observation nous montre, mais quelle en est la raison ?

Chez l'homme normal, les idées qui se succèdent à la conscience, qu'elles soient ou non extériorisées par la parole, forment des systèmes cohérents ; elles peuvent se grouper sous des idées plus générales qui en sont comme les résumés ; d'où vient qu'il n'en est pas de même chez les maniaques, quel est le processus psychique fondamental qui par son trouble rend chez eux toute coordination impossible ?

Une première raison en a été cherchée dans la rapidité des idées. Sous l'influence de l'excitation, a-t-on dit, les idées se succèdent si rapidement à la conscience des maniaques qu'ils n'ont pas le temps de s'y arrêter. A l'agitation somatique que nous observons chez ces malades correspond une agitation cérébrale égale ; les idées se pressent, se bous-

culent pour atteindre la conscience et chacune, poussée par la foule des autres ne peut y rester qu'un moment, il s'en suit que la conversation du maniaque roule sur les sujets les plus disparates et que notre conscience normale plus lente ne peut saisir le lien qui les unit. L'état de manie constituerait donc en quelque sorte un état supérieur de l'esprit, son caractère pathologique découlerait seulement d'une activité excessive et si la pensée du maniaque avorte ce serait par pléthore d'idées.

Dans la manie en effet, l'excitation cérébrale est en rapport avec l'excitation musculaire ; le maniaque léger combine des projets qui malgré leur absurdité, n'en dénotent pas moins un travail psychique, un remuement d'idées auquel souvent l'individu ne s'était jamais livré à l'état normal. La surexcitation du processus moteur est également un fait et tandis que chez l'homme sain d'esprit très peu des idées apparues à la conscience sont extériorisées par la parole, chez le maniaque elles tendent à l'être toutes. Mais la pléthore des idées et la rapidité de leur succession à la conscience constituent-elles un fait dont la certitude et la prédominance soient telles qu'on puisse le donner comme l'explication même de l'état mental des maniaques, nous ne le croyons pas. Ce qui fait illusion c'est précisément cette surexcitation du processus moteur, ce bavardage continu des malades. Leurs idées sont incohérentes, ils les extériorisent telles quelles et cet interminable monologue où un grand nombre de sujets est abordé en un temps très court donne l'illusion d'une pensée rapide. Comme nous l'avons fait remarquer dans un de nos premiers

chapitres, des principes d'économie président à l'arrangement de nos états de conscience et même dans l'auto-observation psychologique, ce sont les résultats, c'est-à-dire les idées plus générales dérivées de successions plus particulières qui attirent notre attention de préférence. Nous les retenons, oubliant leurs éléments formateurs et il s'en suit que nous nous rendons difficilement compte de la rapidité, en réalité très grande, de nos idées. Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion d'observer sur nous-mêmes cette rapidité de la succession des idées à la conscience lorsque en notre qualité d'élève d'un laboratoire de psychologie nous avons dû servir de sujet pour des expériences d'associations d'idées. Nous avons remarqué qu'il nous était toujours très difficile de dire exactement l'idée suggérée par le mot prononcé parce que plusieurs idées intermédiaires s'étaient intercalées très vite ; et comme il fallait répondre rapidement il nous était presque toujours impossible de donner l'idée vraie qui avait succédé *immédiatement* à la perception auditive du mot.

Quant à la pléthore d'idées des maniaques, elle n'est aussi qu'une illusion. Il suffit de parcourir les discours maniaques du précédent chapitre pour se rendre compte combien ces malades sont en réalité pauvres et limités.

Un sentiment sthénique les pénètre, ils croient en eux et le ton de leurs idées s'en élève d'autant, mais il n'y a là qu'une apparence ; ce sont toujours les mêmes idées qui reviennent, parfois les mêmes associations et chez quelques-uns l'indigence mentale est extrême.

La perte de l'attention ne peut pas non plus valoir comme explication de l'état psychique des maniaques; car elle ne fait que le constituer. Faire attention c'est avoir une suite d'idées rattachées à une même question et l'individu inattentif passe au contraire très rapidement d'un sujet à un autre; la manie, il est vrai, n'est autre chose qu'un état d'inattention porté à son degré extrême, mais le constater n'est pas en donner la raison et elle reste entière à découvrir.

L'idée qu'on se fait en général de la manie est celle d'une désorganisation mentale. Le malade dit-on, a perdu toutes ses facultés supérieures; raisonnement, attention, etc., et cette sorte de décapitation psychique laisse le champ libre aux formes inférieures de l'activité de l'esprit; à l'association des idées par ressemblance, contraste et contiguïté. En l'absence du processus organisateur, ces formes inférieures de la pensée, simples éléments à l'état normal arrivent à constituer l'esprit tout entier; d'où l'absence de logique et l'incohérence extrême du langage.

Il va sans dire que cela n'est pas une explication; c'est la simple constatation d'un fait. L'homme normal a des suites d'idées logiques, coordonnées; il est capable d'attention et de compréhension, le maniaque au contraire ne peut être attentif, la logique est bannie de ses discours, il manque de cohérence, mais tout cela n'est encore que de la simple observation. L'attention, la coordination des idées, le pouvoir de faire des raisonnements justes ne sont pas des faits psychiques irréductibles, permettant d'expliquer par leur simple défaut tels ou tels états psycho-pathologiques. C'est l'ancienne

psychologie, une psychologie superficielle qui les considérait ainsi, mais depuis que les psychologues se sont appliqués à analyser un peu les fonctions mentales, on s'est rendu compte que toutes ces prétendues facultés des anciens n'étaient que les résultats de processus excessivement nombreux et complexes. C'est donc les éléments de ces processus et non pas leurs résultats qu'il faut comparer à l'état normal et dans la folie.

Nous ne pouvons admettre davantage la conception d'après laquelle l'état maniaque se produit lorsque la bride est lâchée aux formes inférieures de la pensée, à l'association des idées par suite de la perte des facultés supérieures. Nous avons vu en effet que loin de constituer une forme inférieure de la pensée, les lois de l'association des idées sont la base même de tout travail psychique, y compris les formes les plus élevées de notre activité. D'autre part dans l'état de manie les associations ne diffèrent pas de ce qu'elles sont à l'état normal; c'est la ressemblance, le contraste, la contiguïté, l'association systématique qui président aux divagations maniaques comme elles président à nos pensées raisonnables; la différence, ce qui fait que le jeu de l'association des idées produit chez nous la coordination mentale, tandis qu'il n'aboutit chez les maniaques qu'à l'extrême désordre, cette différence doit être cherchée ailleurs, dans l'état de conscience lui-même.

Nous avons vu que les caractères qui distinguent le raisonnement et la réflexion des modes de pensée moins élevés résultent de la prédominance d'un état de conscience plus fort que les autres; l'idée

directrice. En raison de sa force, l'idée directrice ordonne selon elle tous les éléments de l'état de conscience ; ceux de ses éléments qui sont avec elle en rapport étroit sont nettement perçus ; les autres ne l'étant que confusément. De cette inégalité de clarté résulte une probabilité plus grande pour les éléments clairs de provoquer l'association et l'élément commun à l'état présent et à l'état immédiatement consécutif a toutes les chances d'être, soit l'idée directrice elle-même, soit un des éléments clairs qui s'y rapportent. Il s'en suit que dans tout le cours du raisonnement, les lois de l'association des idées nous font voir l'une après l'autre toutes les faces de la question étudiée et finalement surgit une dernière contiguïté qui, jusque-là peu ou pas aperçue, apparaît alors comme l'expression la plus nette de la solution cherchée.

Dans la manie, rien de pareil ne peut se produire. Par suite de causes multiples et encore inconnues, l'intelligence a subi un effondrement soudain ; la faiblesse mentale est telle que les états de conscience n'ont plus aucune énergie ; tous se succèdent avec la même faiblesse, la même incomplétude et aucun ne peut acquérir une énergie consciente suffisante pour assumer le rôle d'idée directrice. Dans l'état de conscience maniaque, rien ne vient ordonner les éléments ; tous sont à la même clarté de conscience, ou plutôt tous sont aussi peu clairs les uns que les autres. De cette absence de principe directeur résulte un état vague, indéterminé de l'idée, un exemple familier fera comprendre la très grande différence d'un tel état de conscience et de l'état de conscience sthénique, élément du raisonnement.

Supposons que entrant dans une chambre nous fixions notre attention sur un des meubles, le meuble fixé sera clairement perçu et tous les autres ne le seront que vaguement ; mais si au contraire ne fixant aucun des objets spécialement nous les considérons tous dans leur ensemble, chacun ne pourra être que faiblement perçu. Par suite de la faiblesse cérébrale des maniaques, les éléments constitutifs de leurs états de conscience peuvent être comparés aux perceptions vagues que nous avons des objets lorsque nous jetons dans une chambre un coup d'œil furtif ; aucun d'eux n'est prédominant ou du moins l'est assez pour avoir des chances d'être l'élément commun, l'élément de liaison entre l'état présent et l'état suivant ; aussi cet élément est quelconque : « Pourquoi a-t-on brûlé Hégésippe Moreau, il est donc maudit et Michelet, figurez-vous que j'entre à Michelet, je suis donc en- » « ceinte ».

Parfois cet élément fugitif est un son et on a l'assonance :

« J'ai lu le masque de fer, mais je ne suis pas » « ferrée ».

En réalité, et par le fait même qu'il y a association, il faut bien qu'il y ait eu un élément plus fort, car si tous avaient eu la même force, l'association aurait été impossible. Mais l'inégalité était légère ; aussi, lors de l'état suivant, la prédominance était déjà ailleurs, sur un élément tout différent, et ainsi de suite pour les successions ultérieures. On comprend que cette uniformité et cette faiblesse des éléments constitutifs des états conscients, doit nécessairement amener l'incohérence de l'ensemble de la pensée, les

éléments d'union se produisant presque au hasard, la pensée aborde successivement tous les sujets possibles sans que la moindre organisation puisse résulter de toutes ces idées disparates.

La cohérence parfaite de la réflexion que nous avons opposée à l'incohérence maniaque est, nous l'avons vu le mode d'activité psychique le plus rare. La pensée courante a lieu bien plutôt suivant une forme de valeur moyenne, une intégration moins énergique où des processus tout formés déjà réapparaissent et nous facilitent le travail. Mais même dans ce mode d'activité une certaine quantité d'énergie est encore nécessaire ; il faut qu'un état de conscience acquière une force suffisante pour prendre un moment la direction de la pensée. Pour que les états conscients s'ordonnent de telle façon que l'action de louer un appartement en résulte, il faut qu'au début l'idée de cette location ait été assez forte, pour permettre aux associations de se succéder dans son ordre jusqu'à l'exécution ; or la pensée du maniaque est si faible que ses états conscients sont incapables d'acquérir le tonus suffisant pour des processus aussi simples.

Le seul mode d'activité psychique qui dans l'état normal puisse être comparé à la manie, c'est la rêverie ; encore que la rêverie soit bien plutôt, comme nous le verrons plus loin, le mode de penser du débile que celui du maniaque. La rêverie, en effet, n'est pas toujours l'incohérence, de temps à autre il y a une certaine coordination ; un nombre plus ou moins grand d'états de conscience assez bien ordonnancés se succèdent ; puis il en vient d'autres qui ne sont pas coordonnés et ainsi de

suite ; là encore il faut donc une certaine énergie consciente dont le maniaque est incapable.

Avec les idées floues de ces malades, l'attention est par définition impossible, puisque les lois de l'association des idées ne peuvent être orientées suivant un élément directeur qui n'existe pas. A certains moments cependant l'attention peut être éveillée ; c'est lorsque subitement on adresse la parole au sujet, il semble qu'alors, sous l'influence d'une excitation soudaine, les idées aient pris un ton plus élevé et soient arrivées à un certain degré de coordination. Le malade répond correctement à la question brusquement posée et à quelques autres encore, mais bientôt l'efficacité de l'excitation disparaît, la conscience ne peut plus se maintenir au niveau où on l'a subitement élevée, les éléments redeviennent vagues et les associations incohérentes.

Pour permettre ainsi au « niveau mental » de remonter pendant un certain temps, il faut surtout s'adresser aux idées qui ont été les plus fortes, les mieux coordonnées dans l'état normal soit par une répétition constante (la profession), soit par des sentiments très intenses (amitié).

Tamb... est devenue maniaque à la suite d'une maladie grave de sa mère, et il est possible d'éveiller un peu son attention en lui en parlant.

Notre opinion qui fait de la manie l'état extrême de la faiblesse mentale peut sembler à première vue étrange ; l'aspect des malades, leur loquacité, leur sentiment élevé d'eux-mêmes semblent constituer au contraire tous les caractères de la puissance intellectuelle.

Mais ce n'est là qu'une apparence, le sentiment de valeur mentale plus grande est réel, et nous avons même vu qu'il influe sur le cours des idées, cependant l'incohérence même des malades prouve que leur excitation apparente cache en réalité la dépression la plus extrême des facultés mentales. C'est que comme nous le disions dans un chapitre antérieur, la manie n'est pas une entité morbide mais un syndrome de causes diverses, il est donc jusqu'à un certain point concevable que des symptômes d'apparence contradictoire s'y rencontrent.

D'ailleurs en dehors de la manie, cette coexistence d'un sentiment intense d'activité psychique et de faiblesse extrême de la pensée se présente aussi dans la paralysie générale. Dans cette dernière affection le sentiment d'élévation mentale coexiste avec la désagrégation la plus profonde de l'intelligence, désagrégation qui se traduit à l'examen histologique de la substance corticale du cerveau par une dégénérescence et parfois par une disparition d'une grande partie des éléments nobles.

Cela nous conduit à admettre qu'outre l'élévation réelle du « niveau mental », le sentiment d'excitation, d'hypertension psychique peut être produit par d'autres causes et toutes différentes. Ces causes peuvent même coexister avec l'affaiblissement le plus extrême de l'intelligence. Mais quelles sont-elles, à quelle modification dans l'arrangement des éléments cérébraux, à quel changement survenu dans cet X qu'on appelle l'influx nerveux correspond ce sentiment d'hyper-activité mentale, c'est ce que la psychologie et la physiologie ne sont pas près de nous apprendre.

Quant à l'état maniaque lui-même, à la subite déchéance intellectuelle qui le caractérise, ses causes sont également fort peu connues encore. Son apparition souvent brusque, sa courte durée parfois et sa guérison souvent après laquelle l'intelligence redevient ce qu'elle était avant ; tous ses signes font présumer que la manie doit être l'effet de quelque atteinte générale de l'organisme, d'ordre infectieux peut être et qui englobe avec le reste les éléments cérébraux.

Dans quelques cas où l'autopsie, par suite de circonstances particulières a été possible, plusieurs auteurs ont trouvé des lésions des cellules cérébrales. Nagy (1) a vu sur des cerveaux de maniaques des lésions, quoique peu accentuées encore ; Meyer (de Kiel) en a trouvé également Faure ; (Maurice), sur des malades qui avaient présenté un état mental assez complexe avec de l'excitation maniaque parfois, a trouvé à l'examen histologique des lésions qui semblent assez bien caractérisées ; elles sont surtout manifestes, d'après lui, au niveau de la troisième couche, couche des grandes cellules pyramidales :

« Quelques cellules sont simplement tuméfiées, à » contours arrondis ; avec un noyau plus volumi- » neux que le noyau normal ; autour de ce noyau, » les granulations chromatophyles sont encore » nombreuses et très distinctes. Beaucoup d'élé- » ments ont perdu leur forme triangulaire ; leur » noyau s'est rapproché de la périphérie et les gra- » nulations au pourtour de ce noyau sont manifeste-

(1) Nagy : Ueber die Veränderung des Hirnrindenzellen bei psychosen.

» ment dissoutes. Quelques-unes subsistent à la
» périphérie de la cellule, ou à la base de certains
» prolongements. D'autres cellules, plus rares, ont
» conservé leur forme, mais la substance chroma-
» tophyle a perdu sa disposition en amas granuleux
» et s'est accumulée sous forme d'une bande foncée
» contre l'une des parois, les contours du noyau
» sont peu visibles et le nucléole a disparu. Enfin
» dans certains éléments la chromatolyse est com-
» plète ; la cellule est arrondie, gonflée et le noyau
» plutôt diminué de volume est appliqué contre la
» paroi » (1).

L'histologie pathologique ne fait cela va sans dire
que débiter dans cette voie et à la faveur des per-
fectionnements de la technique, des recherches ulté-
rieures viendront certainement confirmer, infirmer,
ou modifier ces résultats.

(1) Maurice Faure. Thèse de Paris.

CHAPITRE VII

L'ASSOCIATION DES IDÉES CHEZ LES DÉBILES. — LA COHÉRENCE INCOMPLÈTE.

Nous avons vu dans un chapitre antérieur que la rêverie pouvait être considérée comme un mode de penser à tension faible. L'idée directrice est absente et l'état de conscience reste vague, sans ordonnement de ses éléments. Cette absence d'élément prédominant fait que l'attribut commun devant servir de lien aux états successifs est indéterminé, et la conscience vogue comme au hasard. Cependant, à de certains moments, un essai d'organisation se fait, un des états de conscience revêt pour une raison quelconque une forme plus claire et devient l'idée directrice suivant laquelle se font successivement quelques associations ; mais bientôt la tension baisse à nouveau, l'élément directeur perd de son énergie et les associations sont de nouveau incoordonnées.

Nous avons vu aussi qu'au point de vue de l'action, la rêverie pouvait être classée la dernière. Les essais de coordination qui se font çà et là ne sont jamais assez forts, ni par suite assez durables pour aboutir à quelque chose. Un océan d'idées faibles avec parfois quelques ébauches de systématisation, voilà ce qui constitue le mode de penser de la rêverie et

cette conception de la rêverie étant admise on peut dire que le débile est un homme qui rêve toujours.

Les idées du raisonnement et de la réflexion, du fait même qu'elles sont plus fortement conscientes que les autres, sont conservées longtemps par la mémoire. Les moments de pensée active d'où sont résulté des découvertes scientifiques ou des actes importants de notre vie demeurent à jamais fixés. L'énergie moindre de la pensée courante fait que, pour la même raison, les idées élaborées selon ce mode de travail psychique s'effacent plus vite. Enfin les idées de la rêverie, les moins sthéniques de toutes, sont oubliées pour ainsi dire dès leur formation.

L'homme normal vit surtout dans le réel et toute sa conscience fonctionne selon le mode intermédiaire d'énergie. Parfois le « niveau mental » baisse et il se laisse aller à la rêverie, mais toutes les idées qu'il rumine ainsi à faible tension ne comptent pour ainsi dire pas ; le « niveau mental » remonte vite et tout ce qui a eu lieu au-dessous de lui reste masqué par les processus de tension moyenne qu'exige la correspondance avec la réalité.

Chez le débile les processus de la rêverie ne peuvent pas être refoulés par d'autres plus élevés puisque sa tension mentale ne lui permet jamais d'y atteindre ; le mode de penser à tension basse, étant seul, occupe continuellement la conscience.

On ne peut pas dire que la mémoire enregistre mieux les rêveries du débile que celles de l'homme normal ; le débile oublie même très vite ses pensées du moment précédent, mais celles qui occupent le moment présent ne valent pas mieux.

Contrairement à l'homme normal, le débile ne peut pas opposer la réalité au rêve, puisque pour lui la différence n'existe pas, le débile vit son rêve ou plutôt il rêve sa vie.

L'association des idées est chez les débiles ce qu'elle est chez l'homme normal et aussi nous l'avons vu chez le maniaque. Les lois générales de la ressemblance, du contraste, de la contiguïté et de l'association systématique président aux consécutions de leurs idées; quant au résultat de leur travail psychique, il est inférieur à celui qu'atteint l'homme normal et supérieur à celui du maniaque.

Nous avons vu que la raison de l'incohérence maniaque devait être cherchée dans la faiblesse des états de conscience; aucun d'eux n'étant assez fort pour pouvoir assumer le rôle d'idée directrice, ils restent incoordonnés, leurs éléments ont une force ou plutôt une faiblesse égale et l'élément commun, l'élément de liaison est quelconque. Il s'en suit que la pensée flotte au hasard, la succession des idées est disparate et de leur ensemble rien de cohérent ne peut surgir. Chez les débiles l'association descend bien souvent à ce bas degré mais à certains moments le « niveau mental » remonte un peu, une idée directrice s'ébauche, les états conscients effectuent un commencement de coordination; l'élément coordinateur domine et c'est lui qui effectue l'union entre l'état présent et l'état immédiatement consécutif. Il en résulte des commencements de cohérence; le malade dit deux ou trois phrases qui se tiennent assez bien, puis le « niveau mental » s'abaisse et la phrase suivante n'est plus reliée à ce qui précède par aucun lien logique, seule une très vague analo-

gie l'y rattache ; il y a là pour ainsi dire comme des ébauches d'idées, des idées avortées dont nous donnerons plus loin des exemples.

Cette supériorité des débiles sur les maniaques quant à l'énergie consciente fait aussi que leurs associations systématiques sont mieux conservées. Dans la manie on peut encore retrouver les éléments des systèmes, mais leur coordination est rarement possible, et surtout rarement durable, même si l'on s'adresse aux systèmes les plus solides ; Vi..., Tamb..., les maniaques que nous avons cités plus haut, peuvent bien dire quelques phrases cohérentes sur leur profession ou leur famille quand on y attire leur attention, mais au bout d'un temps très court, l'incohérence reparait. Chez les débiles, au contraire, et si l'on a soin de s'adresser à des systèmes très anciens et très solidement établis, il est possible d'obtenir à de certains moments une cohérence telle que l'on semblerait être en présence de gens normaux. Quant je parle à Lé... de ses examens, de sa carrière d'institutrice, elle égale en cohérence une personne normale, il en est de même pour Dub..., mais si l'on passe à des faits récents, dont l'organisation ne peut être encore établie, alors les raisonnements faux, les idées incomplètes abondent.

Les débiles que nous avons étudiés sont Dub... homme, Lé..., femme, Rou..., féminin et Bri..., homme ; ces malades appartiennent tous au service du professeur Joffroy.

Malade Dub... Service du Professeur Joffroy.

C'est un homme de 30 ans environ qui, outre une

bonne instruction primaire, semble avoir beaucoup de lecture ; il est de plus très intellectuel et sa conversation porte le plus souvent sur des idées générales. Il raconte avoir d'abord été anarchiste puis, peu à peu, il en est venu à penser que, la science ne suffisant pas à rendre l'homme heureux, la religion est nécessaire. Il s'est livré un jour dans une église de Paris à des dévotions extravagantes et c'est croyons-nous ce qui a motivé son internement. Voici un des discours qu'il m'a tenu :

« J'ai vu dans le jardin le mot salon et cela m'a » rappelé Salomon, le temple de Salomon, sa construction, la Franc-Maçonnerie. J'ai pensé alors » que je devais être tenté (1), on voulait me faire » croire que la Franc-Maçonnerie avait une origine » aussi divine que le dogme de l'Église, Pierre tu » seras la pierre. Tout cela m'est venu sans effort » et je fus tenté d'entrer dans la Franc-Maçonnerie » comme si c'était l'Église ».

C'est on le voit du pur galimatias ; en l'analysant il est facile d'y découvrir les associations d'idées dont quelques-unes, d'ordre très inférieur, ne sont que des assonances ; c'est-à-dire des associations par analogie de son.

C'est par assonance que salon suggère Salomon ; le temple de Salomon construit en pierres suggère la phrase attribuée à Jésus : Pierre, tu seras la pierre etc., il suggère aussi la Franc-Maçonnerie parce que le malade a lu des livres populaires sur l'origine juive des Francs-Maçons.

L'incohérence cependant n'est pas complète ; toutes les idées se rattachent assez bien au même

(1) Le scrupule est fréquent chez les débiles.

sujet sauf la première ; de plus il y a un essai de coordination ; le malade trouvant étrange de penser à la Franc-Maçonnerie à propos du mot salon, se l'explique par une tentation que lui suggère le démon d'entrer dans la Franc-Maçonnerie. Enfin toutes ces idées se rapportent quoique d'une façon assez lointaine à un délire qui certes est loin de se tenir, mais dont cependant un maniaque serait tout-à-fait incapable.

Autre fragment du même malade.

« J'ai vu deux barres d'appui et la signification
 « symbolique m'en est apparue : la révolution et la
 « réaction, en avant et en arrière. Cela me fit pen-
 « ser à une entente entre l'Eglise et la Franc-
 « Maçonnerie, en vue de l'édification d'un temple
 « commun ; le temple de la réalité. Ce serait une
 « réalité sociologique, le temple serait adressé à la
 « divinité pour sa glorification. La première pierre
 « vient du fils de Dieu, puisque l'Eglise catholique
 « poursuit l'élévation morale de l'humanité, pour
 « amener son élévation sociologique, matérielle. Je
 « crus avoir devant moi la forme de suggestion
 « satanique, la tentation de choisir entre le paradis
 « de Satan ou l'enfer et le paradis céleste. Dans les
 « propos tenus autour de moi je vis des analogies
 « avec mon état d'esprit ; une conception nouvelle
 « de la raison des choses ».

Comme l'extrait précédent, l'analyse nous montre ici des commencements de coordination liés entre eux par des analogies vagues. D'abord le symbole un peu inattendu de la révolution et de la réaction par deux barres d'appui, simplement parce que l'une se trouve en avant de l'autre. Il est à remar-

quer que le symbole joue un très grand rôle dans les divagations des aliénés ; chez les persécutés, les débiles, on le rencontre à chaque pas ; cela est dû à ce que le symbole est une forme très inférieure de la pensée. On pourrait définir le symbole la perception fausse d'un rapport d'identité ou d'analogie très grande entre deux objets qui ne présentent en réalité qu'une analogie vague ; ainsi la violette est considérée comme symbolisant la modestie, parce que ordinairement elle croît cachée sous l'ombrage d'autres plantes. On pourrait nous objecter qu'un homme d'intelligence normale ne croit pas que la violette soit modeste, et en effet, si on le pousse un peu il rira de cette idée, mais dans la pensée courante, sans effort de réflexion, le symbole diffère bien peu en réalité de l'identification des objets symbolisés.

La définition que nous donnons du symbole nous rend de suite compte des raisons de sa fréquence chez nos malades. Ce faux rapport d'identité est la résultante d'une association d'idées dans laquelle l'élément commun, faiblement conscient, n'a pu aboutir qu'à une liaison vague.

Un homme normal qui aurait vu les deux barres d'appui, les auraient perçues plus complètement, et ses associations se seraient succédées dans un sens plus cohérent.

Chez Dub... au contraire, quand la perception de leur position respective se présente, les deux barres avaient déjà disparues de sa conscience et en avant, en arrière, suggéra par une analogie vague la révolution et la réaction. Plus loin le malade associe l'Eglise et la Franc-Maçonnerie par contraste ou

peut être par le vague lien du mot temple que toutes deux donnent à leurs lieux de réunion.

Mais là encore l'incohérence porte plutôt sur l'ensemble que sur les éléments ; bien des rêveries que nous faisons à l'état normal ne valent pas mieux ; toute la différence vient de ce que chez nous les résultats de ce travail à faible tension disparaissent en face de la réalité ; tandis qu'elles constituent au contraire toute la personnalité du malade ; aucune forme plus précise d'association ne venant les refouler.

Voici maintenant une page écrite par le malade à tête reposée :

« 3 heures moins le quart. Entendu chanter
« Marseillaise par plusieurs voix (réelles).

« Réminiscence personnelle vague et insaisissable : Révolution, (Enrôlements volontaires 1793)
« que Dieu est infiniment indéfinissable : théorie,
« vibration ! Hélas. — Il faut croire au Christ. — Le
« monde est l'objectivation de ma volonté. — C'est
« par la juste répartition des charges, surtout celles
« des travaux manuels que doit se résoudre la question du bonheur humain. — Objectivation ou matérialisation de l'esprit de Dieu. — Le bien d'autrui
« tu ne prendras, ni retiendras en le sachant. Ces
« recommandations s'adressent en général à tous
« les hommes et en particulier aux riches. Communisme nécessaire. La liberté en sortira, la vie éternelle ; on peut dire d'elle qu'elle est le fait d'un œil
« qui se regarde lui-même et tend à s'épurer sans
« cesse. Spirituellement et matériellement, Dieu est
« seul réel, Un Tout. »

Ne dirait-on pas une succession d'idées tirées l'une

après l'autre d'un sac où elles auraient été jetées pêle-mêle, et toutes ces idées sont en somme d'ordre élevé, il s'agit de religion, de morale, de sociologie, ce qui pourrait à première vue étonner chez un débile. Aussi, bien entendu, ne sont-elles pas de lui ; il les a ramassées de ci, de là dans les livres, il a dû les comprendre plus ou moins lorsqu'il les a acquises, maintenant qu'il est affaibli, elles arrivent ébauchées à sa conscience ; s'associent selon des ressemblances vagues, comme la liberté qui suggère la vie éternelle, parce que toutes deux sont désirables.

Malade Lé... Service du Professeur Joffroy.

Cette malade quoique plus affaiblie que le précédent, présente un intérêt plus grand pour le sujet qui nous occupe. Chez Dub... la cohérence quoique très incomplète, si on la compare à celle de l'homme normal, est déjà trop grande pour que les associations d'idées soient faciles à apercevoir. Les systématisations élaborées à l'état normal au moyen de l'association des idées sont certes désagrégées en partie mais elles ne le sont pas assez pour que leurs éléments soient mis bien en lumière. L'ensemble des discours du malade est absurde, mais si on l'analyse on se trouve en présence de fragments qui pris chacun en eux-mêmes se tiennent encore, et constituent de petits systèmes que la maladie a respectés. Ce qui fait l'intérêt de Lé... c'est que sur certains points l'insuffisance mentale rend impossible même ces systèmes élémentaires et le résultat de l'associa-

tion des idées par le fait même qu'il est vicieux peut plus facilement être saisi. J'avais connu cette malade quelques années avant son entrée à l'asile, alors qu'elle préparait des examens pour l'école de Sèvres je crois, ou peut-être de Fontenay. Toujours elle m'avait paru être d'une intelligence au-dessous de la moyenne. Elle semblait comme accablée, écrasée par le lourd fardeau de la préparation de ses examens ; sa méthode de travail était toute mécanique, elle apprenait par cœur sans comprendre. Je la vis une fois à la bibliothèque S^{te}-Geneviève occupée à lire Rivarol sur lequel elle avait une dissertation à faire. Comme je lui demandais pour l'éprouver en quel siècle vivait Rivarol, ce qu'il avait fait, etc, elle me répondit qu'elle l'ignorait et que du reste cela ne l'intéressait pas. On lui avait donné une dissertation sur un passage de cet auteur, elle lisait le passage, que pouvait-on exiger de plus ? Toujours elle était comme en défense, fermant son cerveau aux idées intempestives dont on pouvait venir troubler sa quiétude. Le quantum de travail intellectuel nécessaire pour arriver dans sa carrière lui semblait déjà énorme et elle était bien résolue à éliminer tout ce qu'elle pensait ne pas devoir être indispensable pour réussir. Quand on lui parlait de quelque chose, elle semblait sortir d'un rêve. Je me souviens qu'un jour, comme je lui montrais le portrait d'une femme docteur en robe de thèse, à la vitrine d'un photographe, elle me dit que ce devait être une femme-juge, réflexion qui m'étonna beaucoup par toutes les ignorances qu'elle supposait.

Je perdis Lé... de vue pendant plusieurs années, et je l'ai retrouvée il y a un an dans le service du

professeur Joffroy avec un délire polymorphe de persécution, de médiumnité, d'érotisme, etc., comme en ont souvent les débiles. Toutes ses idées semblent être très vagues, au reste la mémoire des faits récents est affaiblie ; c'est à peine si elle sait où elle est et à plusieurs reprises elle m'a dit que ce devait être une maison de magnétisme, idée en rapport avec son délire ; comme je lui affirmais qu'elle était à Ste-Anne, une maison d'aliénés, elle ne me contredit pas, mais semblait écouter distraitement. Chaque fois que je la vois elle proteste contre son internement, mais cela me paraît superficiel ; tandis qu'une vraie persécutée aurait eu une claire conscience de l'établissement, se serait très vite rendue compte de sa situation, dans Paris, du personnel, des médecins, etc., Lé... ne s'y intéresse pas. Si je lui demande qui est M. Joffroy ou M. Dumas, elle semble chaque fois chercher dans les profondeurs de sa mémoire... Ah ! oui, ce monsieur que j'ai vu là-bas, dans l'autre pavillon.

Nous avons pris au moyen de l'appareil de d'Arsonval les temps de réaction de la malade ; ils sont très lents, voici nos chiffres :

35	38	22	26	35	31	25	31	32	22	
30	25	32	17	37	30	55	45	38	30	
45	30	28	20	20	37	40	35	40	26	
55	27	24	23	24	33	27	32	37	23	
40	28	26	24	29	40	35	48	35	36	
30	28	43	23	30	60	45	50	25	24	
30	29	34	22	43	27	25	30	25	28	
25	31	45	23	27	28	30	33	28	36	
33	42	13	22	29	23	40	45	26	48	
28	28	25	28	33	42	44	30	28	46	
Moyenne	35.1	30.6	29.3	22.8	30.7	35.6	36.6	35.9	31.4	31.9

Moyenne générale : 32 centièmes de secondes.

Interrogatoire de Lé...

L'auteur. — Où êtes-vous ?

Lé.. — Vous m'avez dit que c'est l'hôpital.

L'auteur. — Quel hôpital ?

Lé... — Ce qu'on appelle l'hôpital à Paris, il est différent des autres hôpitaux (1).

L'auteur. — Quelle idée vous en faites-vous ?

Lé... — Aucune.

L'auteur. — Alors le nom de l'hôpital dans lequel on vous a enfermée ne vous intéresse pas ?

Lé.. — J'avais d'autres intérêts.

L'auteur. — Lesquels ?

La malade ne répond pas à cette dernière question, elle s'amuse à faire claquer la mannette de l'appareil de d'Arsonval.

Si Lé.. ne veut pas répondre ce n'est nullement par réticence, mais par ennui. Nous l'avions déjà fatiguée en essayant de lui faire préciser ses idées, et elle avait hâte d'être délivrée de nous.

Nous l'avons un jour conduite devant une fenêtre d'où l'on découvrait la rue afin de voir si nous provoquerions une émotion, mais la malade parut impassible.

« C'est, dites-vous, la rue d'Alésia ; il me semble
« que je la connais, ça doit être près de l'Hôtel-de-
« Ville. — Et elle s'en alla, parlant d'autre chose.

Nous avons beaucoup causé avec elle afin de

(1) Association par contiguïté, le mot hôpital lui rappelle vaguement des lectures d'œuvres des xvii^e et xviii^e siècle qu'elle a pu faire pour ses examens et où il est question de l'hôpital, mais il s'agit de la Salpêtrière.

saisir ses associations d'idées, toutes sont empreintes de ce manque de coordination que nous avons signalé plus haut comme caractérisant la rêverie ainsi que la pensée des débiles. Elles n'atteignent pas l'incohérence du maniaque, dont d'ailleurs ces malades n'ont pas l'état d'excitation : plusieurs idées peuvent se suivre qui appartiennent au même sujet, certaines phrases même peuvent être cohérentes, mais l'ensemble manque à la fois d'unité et de sens. En voici des exemples.

L'auteur. — Alors maintenant vous savez ce que c'est que Ste-Anne ?

Lé... — Oui, c'est une maison pour les cours (1).

Lé... — La chatte est magnétisée parce qu'elle prend des positions gracieuses dues à des contractions musculaires qui ne peuvent être produites que par le fluide magnétique.

L'auteur. — Pourquoi pensez-vous que la chatte ne puisse contracter volontairement ses muscles ?

Lé... — La placidité habituelle des animaux domestiques me fait penser que seul le magnétisme peut les produire.

Lé... — Et les gens que l'on amène ici morts et que l'on ramène à la vie, mais en les privant de liberté.

L'auteur. — Mais, croyez-vous vraiment que l'on puisse ramener des morts à la vie ?

Lé... — Combien de jours faut-il pour établir un décès, 8 jours ?

L'auteur. — Mais non, il faut bien moins de temps !

(1) Contiguïté, M. Dumas l'a présentée une fois au cours.

Lé... — Il y a cependant des appareils frigorifiques.

Ce fragment de conversation montre bien ce qu'est l'incohérence incomplète des débiles. Au début la malade veut bien dire quelque chose, c'est-à-dire qu'elle a une idée directrice et comme dans la pensée normale, cette idée directrice ordonne les éléments des états de conscience. Mais le « niveau mental » est faible, par suite l'idée directrice l'est aussi et le peu de clarté consciente qu'elle avait au début diminue très vite.

Elle ne disparaît cependant pas tout à fait et c'est pourquoi des quelques associations par ressemblance et contiguïté qui suivent résultent des phrases se rapportant encore, quoique très vaguement, au sujet. L'élément conscient qui sert de lien entre les associations appartient encore à l'idée directrice, mais il est trop faible pour que la pensée puisse atteindre jusqu'à la cohérence.

Un autre jour elle me montre les bâtiments du service :

— Qu'est-ce que ça va devenir tout ça ?

L'auteur. — Je ne sais pas, cela restera encore longtemps très probablement, étant donné que les constructions sont récentes.

Lé... — Mais pourquoi ne le démolit-on pas ; on démolit bien les bâtiments de l'Exposition (1).

Elle me montre le pavillon de chirurgie de Ste-Anne.

Lé... — Et ce monument ?

L'auteur. — C'est le pavillon de chirurgie où on fait les opérations.

(1) Vague ressemblance.

Lé... — Mais on n'est pas à la guerre, pour faire des amputations (1), il faut plutôt pacifier les esprits (2).

Ces dernières associations sont très curieuses et leur étrangeté est un bel exemple de cohérence incomplète.

L'architecture des bâtiments de l'asile clinique lui rappelle les pavillons de l'Exposition et l'idée lui vient par contiguité qu'on doit aussi les démolir. Chez un individu normal, la même comparaison aurait pu se produire, mais jamais la conclusion qu'on doit les démolir n'aurait eu lieu (3), parce que les éléments des états de conscience se seraient groupés autour des principaux d'entre eux; l'individu normal aurait clairement su que ce ne sont pas des pavillons de l'Exposition, mais les bâtiments d'un asile, construit récemment, etc. Chez Lé..., le « niveau mental » étant bas, tous les attributs de l'idée étant aussi plus clairs les uns que les autres, et l'un d'entre eux, la similitude des bâtiments du service et de ceux de l'Exposition détermina l'association, concurremment avec un sentiment de mécontentement très vague aussi.

Les associations relatives au pavillon de chirurgie sont intéressantes également. Chez un individu sain l'idée des opérations que l'on fait dans le pavillon de Ste-Anne aurait été ordonnée suivant son attribut principal et cet attribut, véritable idée directrice

(1) Ressemblance et contiguité.

(2) Contraste.

(3) Nous devons dire aussi que l'idée de démolir l'asile clinique doit être provoquée en partie parce qu'elle a un sentiment très explicable pour les bâtiments où elle est enfermée; mais ses explications n'en sont pas meilleures.

aurait déterminé les associations ; il aurait demandé par exemple quel genre de malades on opérait. Chez Lé... et pour les raisons que nous venons d'exposer, c'est l'idée vague d'opération qui détermine l'association, comme du reste, cela aurait pu être tout autre. Par analogie opération suggère amputation, genre d'opération dont Lé... a surtout entendu parler, parce qu'elle n'a pas fait d'études médicales. Amputation amène guerre par contiguïté ; la malade a lu des histoires d'amputations que le chirurgien d'armée pratique sur les blessés après la bataille. Enfin l'idée de guerre amène par contraste celle de paix, « il faut pacifier les esprits », idée très juste, mais que Lé... s'est contentée de retenir sans l'avoir jamais comprise, et d'ailleurs exprimée ainsi, elle sert à désigner bien plutôt les conflits des partis que ceux des nations.

Lorsque je parle à Lé... de son ancienne profession d'institutrice, elle devient presque raisonnable. C'est qu'en effet j'aborde une partie de la personnalité que de longues années de répétition ont solidement organisée ; aussi malgré l'affaiblissement actuel du niveau mental, les idées qui surviennent dans cet ordre arrivent à la coordination et constituent des ensembles logiques. Au contraire si on aborde un sujet actuel il est impossible d'avoir avec la malade une conversation suivie.

L'état incoordonné des idées fait qu'à chaque instant une considération qui était amenée pour servir de preuve à des affirmations précédentes se trouve être rattachée à une idée simultanée ou suivante. La conversation rapportée ci-dessous fera mieux comprendre la marche anormale des raisonnements de Lé...

Lé.... — La police va me tirer de là, j'ai des fonctions.

L'auteur. — Mais qui a ainsi brisé votre position ?

Lé... — On veut toujours vous retirer le morceau de pain de la bouche.

L'auteur. — Alors, ce sont vos collègues, les institutrices ?

Lé... — Je ne sais pas, j'ai toujours rencontré des institutrices convenables, pas des femmes de mauvaise vie (1) ; j'en ai connues à Blois qui enseignaient très sérieusement.

L'auteur. — Mais qu'appellez-vous femmes de mauvaise vie ?

Lé... — J'entends par femmes de mauvaise vie des femmes telles que celles que j'entends en ce moment (2) qui font des *parlottes*.

On le voit, le cours des idées ne peut se maintenir et il dévie tout de suite. Elle me parle d'abord des gens qui ont brisé sa carrière en la faisant interner ; puis comme pour la préciser je lui demande si ce ne sont pas des institutrices, c'est ce dernier mot qui est perçu le plus clairement et ses rapports avec l'idée à laquelle il est lié sont déjà effacés. Aussi la contiguïté éveillée ne se rapporte plus à l'idée principale, elle a connu à Blois des institutrices estimables, qui enseignent bien.

Plus loin l'absence de lien d'ensemble est encore évidente ; l'expression femme de mauvaise vie a un sens très clair lorsqu'elle dénie la possibilité de l'appliquer aux institutrices et aussitôt après, lorsque je lui en demande la définition elle me dit que ce

(1) Contraste.

(2) On entend en effet des voix dans la pièce à côté.

sont des femmes qui « font des parlottes ». Et ainsi se déroule la pensée des débiles ; ils ont des successions d'idées comme les gens normaux, les mêmes lois d'association relient l'idée antécédente à l'idée présente. De petits groupes même d'idées se constituent et ils ne sont pas absurdes, mais chacun d'eux succède au précédent sans qu'un lien logique l'y unisse. Comme nous l'avons montré déjà, cette absence de coordination n'est pas due à la perte d'une faculté supérieure ; mais simplement à l'affaiblissement intellectuel généralisé qui porte sur tous les états de conscience et fait que, lorsqu'une idée directrice apparaît elle n'a jamais l'énergie suffisante pour se maintenir quelque temps et ordonner selon elle les idées consécutives.

Malade Rou... — Service du Professeur Joffroy.

C'est une domestique de 38 ans qui a fait quelques excès alcooliques. Le cours de sa pensée présente comme chez Lé... les caractères de la débilité mentale, mais elle est beaucoup moins intéressante que la malade précédente, parce que le fond intellectuel acquis à l'état normal est moins riche. A la question : « Ou êtes-vous ici ? » Que l'on pose aux aliénés afin de savoir s'ils ont conservé leur orientation dans le temps et dans l'espace, elle me répond : — « La maison de S^{te}-Anne est la maison de la S^{te}-Vierge (1), parce que le nom le porte. Pour tenir une

(1) Contiguïté ; S^{te}-Anne, la mère de la Ste-Vierge.

maison comme S^{te}-Anne, il faut avoir de la bonté (1), S^{te}-Anne appartient à une personne riche qui a dépensé sa fortune pour faire le bien (2). »

Tout ceci a dû être suggéré en partie par un vague désir de me plaire, en disant du bien d'une maison à laquelle la malade me supposait attachée ; mais les idées sont des plus mal appropriées et les associations très ténues. Dans l'idée de S^{te}-Anne, c'est l'élément principal : maison d'aliénés qui devrait déterminer l'association, mais par suite de la faiblesse mentale cet élément n'est pas plus clair que les autres et il se trouve que c'est le nom de la sainte qui devient élément de liaison. Par contiguité S^{te}-Anne rappelle la S^{te}-Vierge, laquelle suggère l'idée de bonté qui enfin amène celle d'une personne bonne qui a donné son argent pour faire le bien. Quelques jours avant son internement la malade avait voulu voir le président de la République et pour cela elle crut nécessaire de revêtir un costume tricolore. Comme je lui demandais la raison de cette nécessité, elle me répondit :

« Quand on est habillée en République, on a du « sang ; on est une fille honnête qui n'est pas sale ».

C'est tout à fait le mode de penser de Lé..., indépendance de chaque groupe successif d'idées et impossibilité d'ensembles cohérents. Lorsque l'idée de fille honnête est survenue elle se rattachait vaguement à l'idée précédente, les couleurs de la république symbolisant l'honnêteté au sens de probité ; puis oubliant ce premier sens la pensée se porte sur l'idée de fille vertueuse et elle amène celle

(1) Contiguité ; la S^{te}-Vierge qui est considérée comme bonne.

(2) Idem.

de propreté, parce que pour Rou... qui est une femme du peuple la propreté est une vertu estimable ; elle n'est pas encore passée à l'état d'instinct qui se suppose sans qu'il soit besoin d'y insister, comme cela a lieu chez les personnes plus instruites.

Malade Bri... — Service du Professeur Joffroy.

C'est un débile qui présente un délire de divinité ; ses associations forment des ensembles beaucoup plus incohérents que ceux des précédents malades ; elles se rapprochent des associations maniaques et les assonnances sont nombreuses.

— « Je suis l'être, l'être ancien, le vieil Hêtre, (1),
 « que l'on peut écrire avec un H. Je suis universel,
 « primordial, divine, catholique, apostolique, Ro-
 « maine (2). L'eusses-tu cru, l'être tout cru, supru-
 « mu (3), l'enfant Jésus (4). Je m'appelle Paul, c'est
 « un nom, ce n'est pas une négation (5), on en con-
 « naît la signification (6).

— « Je suis éternel, immense, il n'y a ni haut ni
 « bas, *fluctuat nec mergitur*, le petit bateau, (7),
 « vous n'avez pas peur de tomber.

(1) Assonance.

(2) Contiguïté.

(3) Assonance.

(4) Assonance.

(5) Assonance.

(6) Assonance.

(7) Ressemblance et contiguïté, immense lui suggère l'Océan, puis le bateau et l'aphorisme qui forment l'écusson de la ville de Paris.

Cette série de malades nous montre la croissante désagrégation de la pensée, qui encore partiellement cohérente chez Dub... et Lé... arrive chez Bri... à l'incohérence presque maniaque.

Les lois de l'association des idées sont, on l'a vu, les mêmes que dans la pensée normale ; toute la différence est dans l'état de conscience qui, par suite de l'abaissement du « niveau mental », ne peut pas atteindre à une coordination suffisante pour correspondre au réel.

Comme les maniaques, les débiles sont des affaiblis, mais ils le sont beaucoup moins. Entre la débilité et la manie, il n'y a qu'une différence de degré ; nous ne parlons, bien entendu que de l'état mental, du fonctionnement de la pensée et non de ses causes organiques qui sont probablement très différentes dans les deux maladies ainsi que le font supposer leur marche et leur pronostic si dissimilaires. Un trouble encore inconnu, d'ordre infectieux peut-être, plonge d'un coup le maniaque au plus bas degré de l'échelle mentale. Le débile descend peu à peu les échelons et n'arrive jamais aussi bas. Tandis que le maniaque peut remonter très vite, le débile a bien des chances de ne se ressaisir jamais ; mais toutes ces différences n'empêchent pas les deux états psychiques d'être comparables, sous le rapport de la valeur des opérations mentales qu'ils comportent.

M. Chaslin (1) dit très justement que les débiles sont dans un perpétuel état de rêve et que leurs délires viennent souvent de ce qu'ils ne peuvent distinguer le rêve de la réalité.

(1) Chaslin : *La confusion mentale primitive*.

Donner une définition du rêve par opposition à la réalité, ou de la réalité par opposition au rêve est chose très difficile. Dire que la réalité c'est *ce qui est*, tandis que le rêve c'est *ce qui n'est pas* ne serait rien autre chose qu'exprimer un résultat psychologique et le proposer comme explication sans chercher d'en pénétrer les éléments.

La réalité, c'est toute la question de l'existence extérieure et on sait que les plus profonds esprits ne sont pas parvenus à la résoudre.

Notre conception des deux ordres d'association d'idées :

1^o avec « niveau mental » élevé et forte idée directrice ; 2^o avec « niveau mental » bas et idée directrice faible ou nulle permet, nous le croyons, de différencier la réalité du rêve sans sortir du donné psychologique. Dans le rêve et la rêverie, la tension mentale étant affaiblie, l'idée directrice est presque au niveau des autres éléments ; elle réussit néanmoins à ordonner quelques éléments conscients ; élément le plus fort, elle reparait dans quelques uns des états suivants, constituant ainsi un commencement de cohérence ; mais ce n'est qu'un commencement, très vite l'idée perd son caractère de prédominance, une autre la remplace plus éphémère encore et la pensée flotte comme au hasard.

Dans les processus psychiques supérieurs et moyens, dans la réflexion et dans la pensée familière, l'idée directrice est au contraire forte et par un mécanisme sur lequel nous nous sommes étendus, elle amène la coordination.

Les élaborations selon le mode inférieur laissent peu de souvenirs, les élaborations sthéniques au

contraire sont fréquemment remémorées ; aussi tandis que les produits de l'activité mentale supérieure occupent constamment le champ clair de la conscience, les résultats de l'activité psychique inférieure restent dans le plan obscurément conscient.

Ne pourrait-on donc pas concevoir notre notion de *réel* ou d'*irréel* comme la simple traduction de cette inégalité de clarté consciente et tandis que l'homme normal fait facilement la distinction puisque les deux modes de pensée s'effectuent dans son esprit, le débile, capable seulement du mode vague, ne peut la percevoir. Toutes ses élaborations sont nécessairement considérées par lui comme *réelles* ; ou plutôt comme *existantes* puisque le réel tel que nous l'avons entendu plus haut résulte d'un rapport que seul l'homme normal, qui possède les deux termes, peut discerner. Le débile n'a qu'un seul terme, aussi pour lui tous les états de conscience ont la même valeur ; ils ne sont ni réels, ni irréels, ils *sont* tout simplement ; car supposer la *croissance* à leur *réalité* chez ces malades serait doter leurs états de conscience d'une énergie qu'ils n'ont pas.

La faiblesse de « leur niveau mental » rend les débiles incapables de pourvoir à leur subsistance. Dans les asiles ils peuvent continuer à vivre parce qu'une organisation extérieure supplée à l'adaptation qui leur manque. Pour faire la moindre action, pour satisfaire aux exigences de la vie sociale, pour s'habiller, manger, se loger, gagner sa subsistance, il est absolument nécessaire d'avoir, au moins à certains moments, un ensemble coordonné d'idées.

Le rêve perpétuel du débile est incompatible avec la vie.

CONCLUSIONS

Nous espérons avoir montré par ce travail tout ce qu'ont de fondamental les lois de l'association des idées dans le mécanisme de la pensée. Quel que soit le mode d'activité psychique, les lois de ressemblance, de contraste, de contiguïté, d'association systématique en sont toujours la base.

Dans l'aliénation même et notamment dans la manie et la débilité mentale que nous avons étudiées les lois sont absolument les mêmes qu'à l'état normal et elles agissent de la même façon.

La perte des facultés supérieures, la faiblesse de l'attention, la pléthore d'idées ne peuvent expliquer la manie ; la dernière explication est contestable en fait et quant aux deux premières, elles sont seulement des résultats qui loin de constituer une explication doivent au contraire être eux-mêmes expliqués. La manie et la débilité mentale sont la conséquence d'un affaiblissement très grand des processus psychiques. Cet affaiblissement ne supprime rien, le fonctionnement de la pensée est de même ordre qu'à l'état normal ; il est seulement plus défectueux.

L'analyse psychologique nous a paru montrer que cet affaiblissement portait sur l'état de conscience lui-même et nous nous sommes efforcé d'expliquer par quel mécanisme une simple différence

de force dans l'état de conscience pouvait modifier le cours de ces états de façon telle que le résultat fût tantôt la cohésion la plus serrée du raisonnement, tantôt l'extrême incohérence de la manie, Enfin il nous a paru résulter de comparaisons entre les maniaques et les débiles que l'état mental de la manie différerait de celui de la débilité; simplement par un affaiblissement plus accentué de la tension psychique; chez le débile cette tension atteint encore jusqu'au degré le plus inférieur de la pensée normale, la rêverie.

Vu : le Président de la Thèse,
JOFFROY.

Vu : le Doyen,
DEBOVE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER .
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.
L. LIARD.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I ^{er}	
La place de l'association des idées dans les processus psychiques.....	Pages 1
CHAPITRE II	
L'association des idées à l'état normal.....	37
CHAPITRE III	
Les symptômes de la manie.....	45
CHAPITRE IV	
L'incohérence des maniaques.....	59
CHAPITRE V	
L'association des idées dans l'état maniaque.....	67
CHAPITRE VI	
Les causes de l'incohérence maniaque.....	111
CHAPITRE VII	
L'association des idées chez les débiles, la cohérence incomplète.....	123
Conclusions.....	147

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS CITÉS

- ASCHAFFENBUNG.** — Ideenflucht.
- BERGSON.** — Les données immédiates de la conscience.
- BOIRAC.** — Cours élémentaire de philosophie.
- CHASLIN.** — La confusion mentale primitive.
- DUMAS.** — La tristesse et la joie.
- FAURE (Maurice).** — Syndrôme de l'insuffisance hépatique.
- HÖFFDING.** — Esquisse d'une psychologie basée sur l'expérience.
- JAMES (William)** — La théorie de l'émotion, (traduction de M. Dumas).
- JANET (Pierre).** — 1° L'Automatisme psychologique.
2° Névrose et idées fixes.
3° Les obsessions et la psychasténie.
- KRAFFT-EBING.** — Traité clinique de psychiatrie.
- MEYER (de Kiel).**
- MILL (John-Stuart).** — Examen de la philosophie de Hamilton.
- NAGY.** — Über die Veränderung der Hirnrindenzellen bei Psychosen.
- PAULHAN.** — L'activité mentale.
- SPENCER (Herbert).** — Principes de psychologie.
-

Imp. L. COQUEMARD et Cie, Angoulême.
